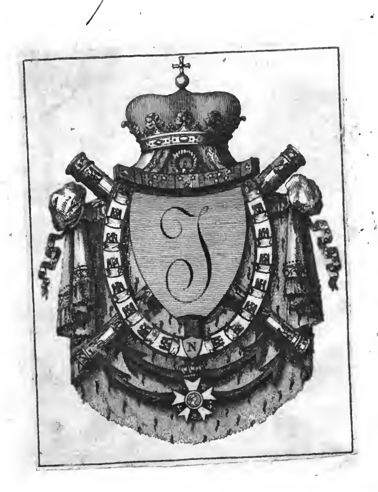
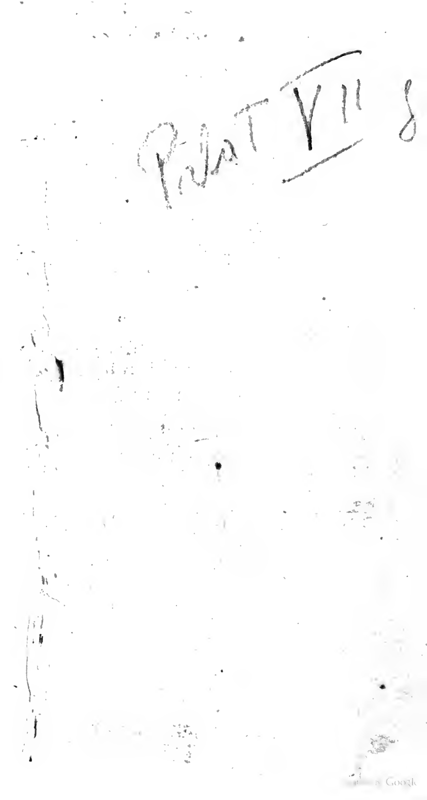








LÉONORA.

I.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque impériale. Je saisirai tous ceux qui ne seront pas signés par moi.

Paris, 20 novembre 1806.



LÉONORA.

PAR MISS EDGEWORTH;

AUTEUR DU TRAITÉ D'ÉDUCATION-PRATIQUE, DE BÉLINDE, etc., etc.

Traduit de l'anglais, par C***. C***.

« Se l'amor tuo mi rendi,
« Se più fedel sarai,
« Son vendicato assai;
« Più non desio da tè. »

TOME PREMIER.



PARIS,
DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 17.
M. D. CCCVII.

LÉONORA.

LETTRE PREMIÈRE.

Lady Olivia à lady Léonora L...

25 avril 18—

Que le sort d'une femme est à plaindre, et que j'en veux au ciel de m'avoir fait naître pour un destin aussi rigoureux! Vos exhortations seront vaines, chère Léonora; je ne saurais me résigner à ce malheur. Condamné à une dissimulation continuelle, ou à des misères sans fin, notre sexe est l'esclave ou le rebut de la société. Puisque toute confiance en nos semblables, ou en nous-mêmes, nous est également interdite, qu'avons-nous

besoin d'une intelligence dont nous ne pouvons faire aucun usage ? qu'avons-nous besoin d'un cœur dont nous ne pouvons disposer ? Le ciel, en nous donnant l'imagination et la sensibilité, nous fit un bien funeste présent. A quoi servirait de cultiver des talens qui ne sont destinés qu'à amuser des tyrans capricieux ? Pourquoi chercher à acquérir des connaissances qui ne doivent produire qu'une triste conviction, celle que notre infortune est sans remède ? Si un rayon de lumière frappe nos yeux, ce n'est que pour nous faire mieux apercevoir les ténèbres épaisses qui nous environnent, l'espace étroit, la structure gothique, les barrières insurmontables de notre prison. Par-

donnez-moi si je ne puis parler... si je ne puis réfléchir sur ce sujet avec tranquillité. On a supposé que les dieux, pour châtier quelques individus coupables de l'autre sexe, avaient condamné leurs ames à demeurer sur la terre sous la forme du nôtre. En effet, la colère céleste eût inventé difficilement une punition plus humiliante, ou plus insupportable. Que de dangers, que de chagrins, que de persécutions, que de maux, sans nombre comme sans nom, attendent la femme qui ose s'élever au-dessus des préjugés de son sexe! Heureuses, trop heureuses, celles qui se soumettent sans résistance aux entraves ridicules sous lesquelles on prend à tâche d'étouffer leur raison! En

vain, à force de tourmenter leur jugement, viennent-elles à bout de lui imprimer les formes bizarres que l'usage leur impose ; ne sont-elles pas sûres de plaire, malgré ces difformités ? Ne sont-elles pas les *enfans gâtés* de ce monde, qui réserve pour elles seules ses caresses et sa protection ; qui les encourage de ses éloges, de son sourire approbateur, à travers les périls où marche la jeunesse, et les ennuis, les infirmités dont la vieillesse est affligée ? Heureuses, cent fois heureuses ! celles qui n'apprennent à parler, à penser, à agir que par routine ; celles qui ont une phrase, une maxime, une formule prêtes pour chaque circonstance ; celles enfin

« Dont la crédulité fait toute la science. »

Eh quoi ! Olivia pourrait-elle envier à ces ames léthargiques leur bonheur, leur *apathie?* le malheur l'aurait-il abrutie à ce point? Non, non ; dès son enfance, elle annonça d'autres idées ; son esprit, inaccessible à l'erreur, fit présager plus de fierté ! Que dis-je, hélas ! je reconnais, je me rappelle à peine ce noble orgueil qui me faisait braver la voix de l'ôpinion, qui me faisait fouler aux pieds d'absurdes préjugés.... Je vous raconterai les événemens de ma vie, ou plutôt l'histoire de mes sensations ; car, dans une vie comme la mienne, les sensations deviennent des événemens ; c'est ce que vous pourrez observer à chaque page de mon histoire. Un mouvement irrésistible m'engage

à vous ouvrir mon ame tout entière, ma chère Léonora. La supériorité de votre esprit et de votre caractère était bien faite sans doute pour m'intimider; mais il s'y joint tant d'indulgence et de bonté, que mes craintes se dissipent, et que je cède au doux attrait de la confiance.

Vous avez eu la générosité de repousser les préventions que devaient vous donner contre moi des bruits perfides et mensongers; vous avez voulu me juger vous-même : je n'aurai donc pour vous aucun secret. Dans ma position, je ne puis chercher à atténuer mes fautes, ou mes folies. Quels que soient leur nombre ou leur nature, je suis prête à les reconnaître avec une humilité, plus

pénible cent fois que les sarcasmes de mes ennemis les plus acharnés. Mais permettez que je m'arrête un instant pour retrouver le courage nécessaire aux aveux que j'ai résolu de vous faire.

Adieu, chère Léonora,

OLIVIA.

LETTRE II.

Olivia à Léonora.

30 avril.

Douée d'une imagination vive et ardente, d'un cœur susceptible de tout l'enthousiasme, de tout l'entraînement d'un amour délicat, je me mariai de bonne heure, dans le doux espoir de rencontrer une ame assortie à la mienne.... Hélas ! quelle fut mon erreur ! je ne trouvai.... qu'un époux. Fidelle à mes principes de vertu, je dédaignai de dissimuler. J'avouai avec candeur à mon époux que mon amour était éteint. Je lui

prouvai trop bien, hélas! que nous n'étions pas nés l'un pour l'autre. L'heure trop douce de l'illusion était passée.... pour ne plus revenir. Il ne restait que la hideuse réalité. Une ame pleine de vie était enchaînée à un cadavre, et, par l'inexorable tyrannie des lois anglaises, cette chaîne, supplice éternel de l'innocence, ne pouvait être brisée que par un désespoir coupable..... Le divorce, suivant nos barbares institutions, ne pouvait s'obtenir sans un crime. Frappée d'épouvante à cette idée, je ne vis de ressource que dans la soumission. Cependant, me résigner à vivre avec un homme que je ne pouvais plus aimer, était un effort impossible. Mes principes et ma délicatesse se révol-

taient également contre cette prostitution légale. Nous nous séparâmes. Dévorée de regrets, de chagrins, j'allai chercher des consolations sous un ciel étranger.

Je fus toujours extrêmement sensible aux beautés de la nature. Transportée au milieu des sites sublimes de la Suisse, sur les bords de ses lacs enchantés, souvent je rêvai le bonheur. Illusion trop passagère!... aussi fugitive que les rêves brillans qui m'avaient séduite au matin de l'amour. Hélas! tous les charmes de la création ne pouvaient me rendre le repos. Je courais envain après ce qu'aucun déplacement ne saurait procurer. Un vide affreux s'était emparé de mon cœur.... une langueur mortelle, une amertume

inexprimable accablaient mes esprits. J'eus recours à la lecture ; mais combien peu de livres étaient en harmonie avec mes sentimens ! Rien ne pouvait remédier au désordre de mon ame. La morale ne m'offrait que des lieux-communs insipides , l'histoire qu'un amas de crimes. La métaphysique me promettait quelques distractions ; éperdue , je m'engageai dans ses romantiques labyrinthes. Enfin , le génie hardi et les écrits pathétiques de quelques romanciers allemands me firent éprouver cette portion de félicité idéale , ces ravissemens que la sympathie peut seule procurer ; je me laissai charmer par leurs fictions ingénieuses , qui me transportaient dans de meilleurs mon-

des, et me faisaient oublier des réalités trop grossières.

Chère Léonora, vous êtes loin d'approuver ces lectures favorites ; je dois m'attendre à cette sévérité. Vos principes sont ceux d'une personne qui n'a jamais connu le chagrin. Et moi aussi, je voudrais interdire ces remèdes violens aux heureux de la terre. Mais ceux à qui le réveil n'apporte que le sentiment de leurs maux, les empêcherez-vous de goûter le bonheur en songe? Voudriez-vous arracher de leurs lèvres la coupe de l'oubli, lorsque nul autre breuvage ne leur est ni doux ni salutaire.

L'usage de ces lectures devint pour mon ame une espèce de calmant qui la fit tomber par degrés

dans une mélancolie douce et pensive. L'on a dit, je crois, que la mélancolie était le principal caractère du génie. Je n'ai point de prétentions au génie; mais je suis persuadée que la mélancolie est l'état de l'ame ordinaire, peut-être naturel, de ceux qui ont le malheur de sentir avec délicatesse.

Vous allez encore, chère Léonora, traiter ceci de vision, de chimère brillante. En effet, je dois avouer que vous m'offrez une exception assez forte pour me faire presque abandonner ma théorie; mais, encore une fois, songez que votre partage en cette vie fut bien différent du mien. Oh! oui, bien différent! Pourquoi n'ai-je pas eu comme vous une mère, une amie, pour diriger de bonne

heure mes pas incertains, pour me former à la félicité ? J'eusse été.... Mais qu'importe ce que j'aurais été.... ce que je fus, voilà ce que je dois vous dire.

Séparée de mon époux, sans amie, sans guide, à l'époque la plus périlleuse de ma vie, je fus livrée aux plus dangereux conseils, à ceux de mon cœur.... de mon faible cœur. Au moment où j'étais le moins préparée à la résistance, j'eus le malheur de rencontrer un homme dont l'ame était en tout assortie à la mienne. Je n'avais pas encore aperçu le péril, et déjà il m'avait enveloppée sans me laisser aucun moyen de m'y soustraire. Mon cœur voulut envain se débattre ; ses efforts étaient inutiles, et ne servirent qu'à épuiser

mes forces. La vertu me condamnait à être malheureuse.... je le fus. Mais quelle est mon audace, Léonora, d'implorer votre pitié pour un pareil attachement ? Il excite votre indignation, peut-être votre horreur. Blâmez, méprisez, détestez Olivia ; plutôt souffrir tous ces maux que de consentir à vous tromper en me dépeignant meilleure que je ne suis en effet.

Mais n'allez pas me croire pire. Si mes intentions avaient été moins pures, si j'avais moins compté sur la solidité de mes principes, si je m'étais senti moins de répugnance pour l'artifice, il m'eût été facile de sauver quelques apparences qui ont pu me nuire aux yeux du monde. J'a-

voue, avec un repentir sincère, qu'un mélange fatal de mâle indépendance dans l'esprit et de mollesse féminine dans le cœur, m'a entraînée dans plusieurs démarches imprudentes. Mais pour l'hypocrisie, ce vice odieux, le plus vil de tous les vices, graces au Ciel, ma conscience n'a pas à me le reprocher. Un cœur sincère et reconnaissant, voilà tous mes titres à votre amitié.... amitié qui ferait mon bonheur sur la terre, et qui pourrait me dédommager amplement de tout ce que j'ai perdu. Réfléchissez-y bien avant de me refuser votre estime. Soyez mon conseil, mon guide, mon sauveur! Je vous le dis sans vanité, mais avec confiance, je possède un cœur qui saura vous payer

d'un si grand bienfait. Vous verrez que l'on peut facilement me gouverner et tout obtenir de moi par la douceur. La vôtre a déjà pénétré jusqu'au fond de mon cœur, et vous assure un pouvoir sans bornes sur les affections, sur toutes les facultés de la reconnaissante

Olivia.

LETTRE III.

*Lady Léonora L... à sa mère la duchesse de***, renfermant les deux lettres précédentes.*

2 mai.

MA TENDRE MÈRE,

ON m'a laissé la liberté de vous envoyer les lettres ci-jointes. Parmi plusieurs choses que vous ne sauriez approuver, vous y démêlerez, je pense, des qualités supérieures. Tout annonce que celle qui les a écrites possède un cœur aimant et sensible. Lady Olivia vient de rentrer en Angleterre. Des bruits injurieux, apportés du continent, ont si fort prévenu contre elle ses anciennes amies et ses

connaissances, qu'elle court risque d'être exclue des sociétés dont elle était autrefois l'ornement et l'idole. Je suis résolue à prendre sa défense, et à faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour arrêter les effets de la calomnie. Je ne trouve point d'expression assez forte pour peindre l'indignation que m'inspire cet odieux esprit de dénigrement, qui détruit le bonheur jusque dans sa source, et qui, par la plus vile et la plus abominable méchanceté, cherche des taches dans les plus beaux caractères, pour s'en faire un sujet de triomphe. Olivia n'a été tant blâmée, que parce qu'elle a beaucoup excité l'envie.

En vérité, ma mère, vous avez été prévenue contre elle par de faux rapports. N'allez pas croire

que ses manières séduisantes aient fasciné mon jugement : je vous assure que j'avais su discerner, ou plutôt qu'elle m'a révélé toutes ses fautes. Cette franchise n'a-t-elle pas dû produire en sa faveur une forte impression sur mon esprit ? Songez à sa jeunesse, à sa beauté, lorsqu'elle entra pour la première fois dans le monde ; songez aux flatteurs, aux séductions qui l'environnaient, et cela sans qu'elle eût une seule amie. Je suis persuadée qu'elle aurait défié la censure la plus sévère, et qu'elle aurait évité toutes les erreurs qu'elle-même se reproche aujourd'hui, si elle avait eu le bonheur de posséder une mère comme la mienne.

LÉONORA L.....

LETTRE IV.

*La duchesse de*** à sa fille.*

5 mai.

MA CHÈRE FILLE,

JE m'empresse de répondre à votre dernière lettre, avant de me laisser gagner par le sommeil. J'achève de lire le fatras qui l'accompagnait, et je veux profiter, pour vous écrire, de l'instant où l'impression que cette lecture a faite sur mon esprit est encore fraîche et entière; car, en d'autres momens, je ne pourrais peut-être plus le faire à mon gré. Je vous aime et vous admire, mon enfant, pour

l'indignation généreuse que vous exprimez contre ceux qui s'acharnent sur l'opprimé sans défense, ou qui s'attachent après un génie supérieur pour triompher bassement de ses moindres écarts. Si je montre plus de sang-froid ou plus de sévérité que vous ne voudriez, ne vous en prenez qu'à cette extrême prudence qui est peut-être une infirmité de la vieillesse.

Dans le cours de mes longues années, j'ai vu, hélas! le vice et la folie emprunter tant de masques divers, que je puis n'éprouver aucune peine à les découvrir sous tous leurs déguisemens. Daignez donc, ma chère fille, vous confier à mon expérience; laissez-moi dissiper les vains prestiges qui pourraient vous séduire.

Aucun motif, je le sais, ne pourrait vous engager à former une liaison intime avec celles qui affichent de l'indifférence pour le bien ou le mal ; mais je dois vous prémunir contre une autre classe plus dangereuse encore, qui, tout en faisant profession d'une délicatesse excessive, et parade d'une vertu à toute épreuve, affecte de se placer dans les situations les plus suspectes et les plus hasardées, et qui, parce qu'elle se met au-dessus de toutes les craintes, croit se mettre à l'abri de tous les reproches. Par un prodige de bonheur, ou par une extrême singularité de caractère, il est possible, j'y consens, que ces avantureuses héroïnes s'échappent avec ce qu'elles appellent une parfaite inno-

cence.... Eh bien, c'est un malheur pour la société.... D'autres sont tentées par leur exemple, et deviennent les victimes de leur faiblesse et de leur extravagance. En pareil cas, je punirais les auteurs de la tentation plus sévèrement que les victimes; et pour les premières, le châtiment le plus efficace, c'est le mépris. L'indifférence et le dédain sont la mort pour ces femmes si empressées à se mettre en évidence. Du moment qu'elles cessent d'être à la mode, elles cessent de pouvoir faire du mal. Les personnes qui, par leur rang ou par leur caractère, ont quelque influence sur l'opinion publique, doivent peser avec soin toutes ces considérations dans le choix de ceux qu'ils

s'associent. Cela est particulière-ment nécessaire dans un tems où l'on a parlé d'abolir toutes les distinctions. Vous m'avez donné quelquefois à entendre, ma chère fille, avec tous les ménagemens convenables, que je suis trop rigide dans l'application de mes principes, et que ma fierté entre pour beaucoup, à mon insçu, dans mes idées de morale. Mais, quand cela serait, l'orgueil de la naissance et celui de la vertu ne feraient que se prêter un mutuel appui. Qu'on me demande quel est, à mon avis, la meilleure sauve-garde de la noblesse en Angleterre ou dans tout autre pays, je répondrai : c'est **la vertu**. J'ai toujours admiré cette épitaphe si simple de la duchesse de Neuwcastle à l'abbaye de Wes-

minster : « Elle se nommait Mar-
« guerite Lucas, sœur cadette de
« lord Lucas de Colchester...., fa-
« mille noble; car tous les frères
« étaient vaillans, et toutes les
« sœurs vertueuses. »

En adoptant une règle de conduite, j'ai soin d'avoir égard aux mœurs du tems où je vis. Depuis quelques années, nous avons vu les femmes éprouver dans leur manière d'être des changemens prodigieux. Je puis ressembler à ce vieux marquis de Gilblas, qui prétendait que de son tems, tout, jusqu'aux pêches, avait dégénéré : mais je crains bien que mes plaintes sur la dépravation de l'espèce humaine ne soient mieux fondées que celles du marquis sur le dépérissement de quelques produits

végétaux. Le goût de la galanterie française est venu, je m'en souviens, s'introduire en ce pays et corrompre nos mœurs, avant la destruction de la monarchie en France. Depuis cette époque, quelques écrivains du genre appelé *sentimental,* quelques prétendus philosophes de notre pays et de l'étranger ont pris à tâche de confondre toutes nos idées de morale. Toutes les règles du beau et de l'honnête étaient fixées ; mais à chaque règle ils ont trouvé des exceptions, et ont fixé sur elles l'attention publique, en les appuyant de tous les prestiges de l'éloquence. De cette manière, la règle est méprisée, ou mise en oubli, tandis que l'exception s'élève triomphante à

côté d'elle, et s'installe à sa place. Ces habiles rhéteurs semblent avoir été suscités par le prince des ténèbres pour plaider la cause du vice; et, comme s'ils étaient possédés par le génie du mal, ils parlent avec une véhémence qui entraîne la multitude. Leurs sophismes sont si adroits qu'ils séduisent les meilleurs esprits; ils choisissent des circonstances extraordinaires où la vertu peut devenir un vice, et le vice une vertu : ils présentent sans cesse les passions criminelles en contact avec les passions les plus nobles et les vertus les plus exaltées. Les sentimens les plus estimables de la nature humaine servent ainsi au plus funeste usage; et l'admiration, la pitié ne sont plus ré-

servées que pour le crime. Les grands mots de philosophie, de philantropie sont à chaque instant dans leur bouche; mais ce n'est que pour embarrasser l'ignorance et séduire l'imagination. Ecoutez-les : ils n'admettent qu'une règle de morale, unique et invariable, le bien général de la société; et qui rendent-ils juges de ce bien général? les passions de chaque individu, passions variables à l'infini. Leurs systèmes rejettent toutes les vertus vulgaires et s'appuient sur un certain *beau idéal*, sur une chimère nommée perfection ou *perfectibilité*. Ils outragent à-la-fois le sens commun et l'honnêteté publique; mais qu'importe?.... Leur doctrine si favorable aux passions, si accom-

modante pour la conscience, ne saurait manquer de partisans. Les femmes, sur-tout, faibles et enthousiastes de leur nature, s'empressent de l'adopter, et de la propager avec ardeur. Alors ils deviennent d'importans personnages, et se déclarent ouvertement les apôtres de leurs sublimes opinions. Ils peuvent les lire, les écrire, les imprimer, les discuter; ils peuvent enfin *opérer une révolution dans l'opinion publique!* Je tremble, en vérité, qu'ils n'en viennent à bout : car, depuis ces derniers tems, on parle beaucoup de sentiment, mais fort peu de principes; on cite beaucoup les droits des femmes, mais fort peu leurs devoirs. Nous avons vu de grands talens déshonorés par une

conduite coupable et par l'abus funeste qu'on en faisait, pour essayer de faire prévaloir ce qu'il était impossible de justifier.

A quoi tout cela doit-il aboutir?..... Au résultat qu'entraîne inévitablement après lui l'abus de tout ce qui est bon et raisonnable, à l'emploi décisif de la force. Si, dans ce siècle de raison, les femmes font un usage pernicieux du pouvoir qu'elles ont acquis en cultivant leur intelligence, elles retomberont dans un état de dégradation et d'asservissement sans remède; elles réduiront de nouveau leur sexe à une situation pire que celle où il se trouvait dans les siècles d'ignorance et de superstition. Si les hommes s'aperçoivent qu'en devenant plus éclairées, les femmes

deviennent à proportion moins vertueuses, ils en tireront une conséquence fatale à notre bonheur et à notre liberté, celle que l'innocence des femmes tient à leur ignorance, et que l'une est un effet de l'autre. Ils ne se donneront pas la peine de distinguer entre l'usage de la raison et l'abus qu'on en peut faire ; ils ne se soucieront guère de continuer plus long-tems des expériences trop coûteuses ; mais ils se hâteront de proscrire toute espèce de connaissances comme une superfluité dangereuse, et emploieront la supériorité que la nature et la société ont placée dans leurs mains, pour mettre à exécution leur arrêt. L'opinion fit affranchir les femmes, l'opinion peut ramener leur esclavage. L'intérêt de notre

sexe et de la société veut donc que la crainte de la honte empêche les femmes de passer les bornes que leur prescrit la prudence. Point de partialité, point d'indulgence mal placée en faveur des talens agréables ou des manières séduisantes ; sur-tout point d'exceptions, qui deviennent toujours des exemples dangereux d'impunité. Le rang ou les talens du coupable, loin d'atténuer sa faute, ne doivent servir qu'à l'aggraver. Le rang ne fait que mettre davantage en évidence la mauvaise conduite ; les talens ne la rendent que plus dangereuse. Les femmes pourvues de qualités brillantes, lorsqu'elles viennent à s'égarer, emploient tout leur pouvoir à justifier plutôt qu'à réparer leurs erreurs. Les autres pêchent

par faiblesse, celles-ci par principes.

Je crains bien, ma chère fille, de serrer de trop près votre Olivia, tout en généralisant mes argumens. Mais il faut que je vous souhaite une bonne nuit, car mes pauvres yeux me refusent leur service. Adieu, ma chère enfant; que le ciel répande sur vous ses bénédictions.

O****

LETTRE V.

Léonora à sa mère.

12 mai.

Ma tendre mère,

Je conviens que, dans ce moment sur-tout, c'est un devoir pour les personnes qui, par leur rang ou leur réputation, peuvent influer sur l'opinion publique, de s'attacher particulièrement à défendre l'honneur des femmes, la cause de la vertu et celle de la religion. Nous avons les mêmes vues, nous différons seulement dans le choix des moyens. Le plaisir, ainsi que la peine, est un des grands

mobiles du cœur humain : pourquoi donc, lorsqu'il s'agit de le gouverner, les récompenses seraient-elles un ressort moins puissant que les punitions ? Notre sexe est assez instruit des fatales conséquences d'une mauvaise conduite ; celles d'une bonne réputation, bien acquise et solidement établie, produiraient des avantages au moins aussi grands, aussi certains, aussi durables.

Jadis un simple doigt tourné contre l'écu d'un chevalier, l'obligeait à défendre sa gloire outragée ; mais l'injure et la réparation étaient publiques ; et si l'accusation était fausse, l'accusateur était seul puni. De nos jours, la réputation des femmes, objet bien plus délicat que l'honneur d'aucun chevalier,

peut être détruite par le doigt calomniateur de l'obscure méchanceté. Un bruit injurieux, semé dans l'ombre avec mystère, une accusation sourde et cachée, qu'on ne peut repousser par une justification franche et publique, suffisent trop souvent pour flétrir la gloire d'une vie totalement exempte de faiblesse ou de reproche. C'est là le comble non-seulement de l'injustice, mais encore de l'impolitique. Les femmes cesseront d'être soigneuses d'une réputation que des années même de sagesse n'ont pu leur acquérir qu'avec peine, et qu'il est si facile de perdre en un instant, par la méchanceté ou l'irréflexion de ceux qui inventent ou propagent des bruits calomnieux. Ce qu'on nomme le monde, juge

trop souvent sans attendre l'évidence, et procède, sur un simple soupçon, avec autant de promptitude et de sévérité que s'il était armé des preuves les plus convaincantes. Mais parce que César a dit, il y a près de deux mille ans, qu'une femme ne doit pas même être soupçonnée, et parce qu'il divorça d'avec son épouse d'après l'application rigoureuse de cette maxime, admettrons-nous, comme règle générale, que le soupçon justifie le châtiment? Autant vaudrait applaudir ceux qui, au premier soupçon que leurs amis sont atteints de la peste, les privent de toute consolation et de tous secours humains.

Quand même les femmes, par quelque légèreté ou quelque indis-

crétion de jeunesse, par inexpérience ou par enthousiasme, donneraient un peu de prise à la censure, je ne voudrais pas que la vertu s'armât contr'elles d'un appareil terrible et menaçant, ni qu'elle abandonnât les coupables au tribunal vindicatif des prudes. Le châtiment qu'elle inflige n'en produirait que plus de bien, si, tout en punissant, elle avait un front moins sévère. Mettre sur la même ligne l'imprudence et la perversité, c'est manquer à la fois de justice et de politique : punir du même supplice et du même déshonneur de grands écarts ou des travers légers, c'est augmenter infailliblement le nombre des crimes. Celles qui ont quelque penchant à succomber à leurs passions, entraînées

une fois dans une fausse démarche, ne verraient plus ni motifs, ni craintes capables de les arrêter : il n'y aurait plus ni barrière, ni intervalle entre l'erreur et les derniers excès. Parmi celles qui furent imprudentes, plusieurs considérations peuvent en recommander quelques-unes à la pitié. Le juge obligé de prononcer la sentence irrévocable, verse quelquefois des larmes, et voudrait pouvoir adoucir l'inflexible sévérité des lois; mais les arrêts de l'opinion peuvent et doivent varier avec les circonstances, autrement la punition qu'ils infligent ne saurait être proportionnée à l'offense, ni tourner au profit de la société. Je serais presque tentée de placer au nombre des motifs atténuans les cir-

constances même que vous trouvez aggravantes. Les talens, et ce qu'on nomme le génie, se lient souvent chez notre sexe à une impétuosité d'ame, à une chaleur d'enthousiasme, qualités brillantes, mais souvent trop funestes, dont une froide médiocrité ne saurait connaître les dangers. Dans un palais de glace, l'illumination, qui fait toute la beauté du spectacle, et qui cause l'admiration des spectateurs, est precisément ce qui endommage l'édifice et ce qui tend à le détruire.

Une comparaison, direz-vous, n'est pas un argument. J'ajouterai donc .... mais j'ai peur que vous ne m'accusiez de plaider la cause du vice. Je ne voudrais pas, dis-je, qu'une rigueur inflexible refusât indistinctement toute pitié

à celles même qui ont été *plus qu'imprudentes*.

« Non, ce n'est point un vain système,
C'est un instinct profond vainement combattu;
Et sans doute l'Etre suprême
Dans nos cœurs le grava lui-même,
Pour combattre le vice et servir la vertu. »

Cet instinct profond et rapide, ce frein puissant des pensées et des actions coupables, c'est la honte. Tant qu'une femme est sensible à la honte, elle n'est point morte à la vertu. Mais ce sentiment si soudain, si délicat, si susceptible, des reproches peu judicieux ou trop peu ménagés, peuvent aisément le détruire. La sensitive, lorsqu'on la touche trop fréquemment, ou avec trop de rudesse, perd la faculté de se replier sur

elle-même. Les personnes sages, les gens de bien doivent donc conserver soigneusement ce principe que le ciel a mis en nous comme le gardien de la vertu, ce principe sur lequel les législateurs ont fait reposer la force du châtiment et les grands intérêts de la société.

Peut-être, ma tendre mère, allez-vous être surprise du style de cette lettre; peut-être allez-vous sourire d'entendre votre Léonora discuter les devoirs des législateurs et les grands intérêts de la société. N'allez pas croire qu'il y ait aucune présomption, aucune prétention de sa part. Vous avez paru croire que je m'étais laissée séduire, voilà ce qui m'a alarmée, et ce qui m'a déterminée à vous

soumettre quelques argumens *généraux*, pour vous convaincre que je ne cédais à aucune prévention particulière. Vous voyez que j'ai au moins quelque apparence de raison de *mon* côté. Je me suis abstenue jusqu'ici de nommer Olivia : mais à présent que j'espère avoir prévenu, par une discussion raisonnée, toute imputation de partialité, j'oserai vous faire observer que tous mes argumens combattent puissamment en sa faveur. La calomnie l'a attaquée ; le *monde* l'a condamnée sur de simples soupçons. Elle a commis des imprudences ; mais je vous répète, dans les termes les plus positifs, que je suis *convaincue de son innocence*, et que j'éprouverais les regrets les plus amers, si une femme

qui possède le cœur le plus aimant, la candeur la plus pure, les talens les plus agréables, était perdue pour la société.

Dites-moi, chère maman, que les conséquences de mon attachement pour Olivia ne vous causent plus d'inquiétude.

LÉONORA.

LETTRE VI.

*La duchesse de*** à sa fille.*

20 mai.

Vous regretteriez, dites-vous, ma chère fille, qu'un cœur aussi aimant, que des talens aussi parfaits que ceux d'Olivia fussent perdus pour la société. Avant que je puisse partager vos regrets, il aut me persuader qu'ils sont raisonnables.

Quelles preuves lady Olivia a-t-elle données de la bonté de son cœur? Elle est brouillée avec son père et sa mère ; elle est séparée d'avec son mari ; elle abandonne

son enfant en pays étranger, et confie son éducation à des mains étrangères. Me faudra-t-il regarder cette insouciance pour les devoirs de fille, d'épouse et de mère, comme des preuves d'un cœur bien aimant? Quant à ses talens supérieurs, contribuent-ils à son bonheur ou à celui des autres? Il est évident que ce n'est pas au sien; car elle est, d'après son propre aveu, une des plus malheureuses créatures qu'il y ait au monde. Elle vous écrit : « qu'elle « chercha sous un ciel étranger « les consolations dont son triste « cœur avait besoin; qu'elle erra « de contrée en contrée, soupi- « rant vainement après ce qu'au- « cun déplacement ne saurait pro- « curer. » Elle parle « d'amertume

« inexprimable....., de vide af-
« freux..., de ténèbres visibles...,
« de barrières impénétrables.....,
« d'une ame pleine de vie enchaî-
« née à un cadavre. » Enfin, elle
montre le désordre le plus complet, la détresse la plus profonde.
Mais, dites-vous, quoiqu'incapable de faire son propre bonheur, Olivia peut amuser ou instruire les autres, et les lettres que vous m'avez envoyées ont dû m'en convaincre. Vous admirez l'agrément de son style; je l'admire ainsi que vous. Je place l'éloquence au premier rang parmi les beaux arts; mais par éloquence, je n'entends pas seulement, comme l'a défini le docteur Johnson, « l'art de par-
« ler avec élégance et facilité. »
Cet art-ci peut s'apprendre jusqu'à

un certain point dans toutes les maisons d'éducation. Il n'est point de jeune miss en état de griffonner, qui ne puisse aujourd'hui coudre ensemble quelques belles sentences, quelques centons de morale ou de sentiment, et revêtir le tout de mots sonores et de périodes harmonieuses. Sur la foi de ce rare talent, on se croit une héroïne, et l'on réclame les priviléges de l'ordre, priviléges qui prennent une extension indéfinie et très-alarmante. Toute héroïne peut se forger pour son propre usage un code particulier de morale, et n'est pas tenue de se soumettre à aucun autre ; elle peut se moquer aussi haut qu'il lui plaît « des institutions barbares de la « société, » et gémir sur « l'inflexi-

« ble tyrannie des lois anglaises. » Si quelques devoirs importuns viennent à la traverse la jeter dans une situation difficile et délicate, elle doit passer par-dessus, elle doit tout franchir, et se tirer d'embarras par un noble mépris des préjugés.

J'ai promis de raisonner avec vous de sang-froid; mais je ne puis m'empêcher de frémir à l'idée qu'une de ces femmes va devenir l'amie de ma fille. Les lettres d'Olivia sont, à ce qu'il me semble, dans le véritable style héroïque, et pourraient figurer à merveille dans de certains romans. Elle débute par une apostrophe hardie « sur le malheur d'être née femme, *sur le triste sort d'un sexe, l'esclave ou le rebut de la société,*

et condamné à une dissimulation continuelle. » Son ame forte et courageuse s'indigne d'être emprisonnée sous une forme pareille; et regarde cette nécessité comme *la punition la plus avilissante que pût infliger le courroux céleste.* L'on aurait droit d'attendre quelque fermeté, quelques nobles efforts d'un esprit aussi mâle, mais tout-à-coup elle implore la pitié pour l'abattement profond de son ame, pour une tendresse de cœur plus que féminine. J'ai toujours eu lieu d'observer que les dames qui se désolent si fort de n'être pas hommes, sont précisément celles qui n'ont pas assez de courage pour être femmes.

Olivia prend ensuite un ton d'ironie; elle envie le bonheur

« de ces femmes trop fortunées
« qui se soumettent sans résis-
« tance aux tyrannies de l'usage. »
Elle leur applique l'épithète injurieuse d'*ames apathiques*. C'est un artifice commun aux femmes sans principes d'affecter du mépris pour celles qui se conduisent avec décence. Selon elles, la prudence est *froideur ;* le courage, *insensibilité ;* le respect des convenances et des droits d'autrui, *préjugé*. Par ce renversement de langage, elles voudraient tourner la vertu en dérision ou la couvrir de ridicule. En la privant d'éloges et de considération, elles espèrent la décourager et lui ôter son plus puissant mobile. Convaincues de leur propre avilissement, elles voudraient tout rabaisser et tout ré-

duire à leur niveau. Elles tenteront de vous persuader que celles qui ne cèdent pas à leurs passions sont dépourvues de sensibilité ; que l'amour qui n'éclate pas en transports indiscrets et fougueux n'a pas de droits à notre sympathie. Immoler au sentiment du devoir les affections les plus fortes du cœur humain, c'est pauvreté ou folie ; mais le délire extravagant d'une passion déhontée qui brave tous les regards, voilà ce qui doit exciter l'admiration. Ces héroïnes parlent de force d'esprit ; tandis qu'elles négligent d'en faire preuve, en résistant à leurs passions, au lieu d'y succomber sans cesse. Sans partager tout-à-fait une opinion que j'ai entendu soutenir, celle que toute vertu est un

sacrifice, je suis persuadée que ce qui caractérise essentiellement la vertu, c'est la patience et la résignation. Comment ces dames à grands sentimens sauraient-elles ce que c'est? Elles parlent beaucoup de sacrifices, de générosité; mais ce sont bien les plus franches égoïstes, les créatures les plus personnelles qu'on puisse rencontrer.

Ouvrez les yeux, ma Léonora, et voyez les choses comme elles sont réellement. Olivia croit s'être assez excusée d'avoir abandonné son époux, en disant « qu'il n'a« vait pas une ame assortie à la « sienne. » Elle espère également se faire pardonner un attachement criminel, en ajoutant « que « son cœur était tombé dans le

« piége avant même de l'avoir
« aperçu ; qu'elle voulut en vain
« se débattre ; que tous ses efforts
« furent inutiles et ne servirent
« qu'à épuiser ses forces. »

Si elle n'a pas vu le péril, elle a tout fait pour s'y précipiter. Le genre de lecture qu'elle avait adopté était un acheminement certain à la conduite qu'elle devait tenir ensuite. « La morale,
« dit-elle, ne lui offrait que des
« lieux communs insipides, mais
« la métaphysique lui promettait
« quelques distractions. » De nos jours une héroïne doit faire peu de cas de la morale; mais il est indispensable qu'elle donne dans la métaphysique. Il faut qu'elle
« s'égare dans ses labyrinthes ro-
« mantiques; » et si l'imprudente

doit y rencontrer le vice, affreux minotaure caché dans leurs détours, elle doit toujours avancer hardiment, quoiqu'elle n'ait point le fil d'Ariane pour retrouver l'issue et assurer sa retraite.

De la métaphysique, lady Olivia passe aux romans de la Germanie. « Car pour ces instans de « bonheur idéal, d'extase ravis« sante, où elle laisse dans un oubli « profond des réalités trop vulgai« res, » elle en est redevable à ces écrivains qui la transportent dans un monde fantastique, chimère favorite des cerveaux vides et des imaginations malades. J'ai toujours soupçonné ces femmes *sensibles* d'avoir l'imagination plus facile à émouvoir que le cœur. Leur sensibilité est si peu suscep-

tible qu'il lui faut des stimulans, n'importe à quel prix. Si elles pouvaient réduire tous les plaisirs de la vie en une seule dose, elles l'avaleraient tout d'un trait dans un accès de mélancolie sentimentale. Ces lectures de romans faites sans goût, sans choix et sans fin, détruisent toute vigueur, toute clarté de jugement, achèvent de bouleverser leur imagination déjà trop mobile et trop ardente. Elles prennent les sophismes pour des raisons, l'obscurité pour profondeur, l'inintelligible pour du sublime. Leur goût est tellement gâté que ce qui n'est que touchant, simple et naturel, leur paraît froid, plat et insipide. Il leur faut des scènes, des coups de théâtre. Il faut de la rage, de la frénésie, des meur-

tres, des empoisonnemens; car avec elles, il n'y a point d'amour sans assassinats. L'amour, dans leurs tableaux, est un monstre difforme, ridicule, horrible, qui révolte à-la-fois la raison, le goût, la décence, et qui fait frémir la nature.

Mais je veux être calme... Vous dites, ma chère Léonora, que lady Olivia n'a point fasciné votre jugement par ses manières séduisantes; mais que la noble franchise de ses aveux a produit en sa faveur une forte impression sur votre esprit. Pour bien apprécier la franchise de quelqu'un, il faut savoir d'abord jusqu'à quel point il est sensible à la honte. Quand une femme a abjuré toute espèce de retenue, et qu'elle veut me faire

admirer sa franchise, je ne suis étonnée que de son effronterie. N'allez pas être la dupe d'une franchise pareille. Lady Olivia fait l'aveu d'une passion criminelle, et néanmoins vous prétendez n'avoir aucun doute sur son innocence : votre cœur trop confiant peut en être persuadé ; mais cela ne prouve rien en faveur d'Olivia. Quand vous me citerez quelques preuves, je pourrai leur donner l'attention convenable. Jusques-là je m'en tiens à l'opinion que je vous ai fait connaître sur ces dames qui se jettent dans les situations les plus hasardées, et prétendent vous faire croire qu'elles ont échappé à tous les périls.

Olivia pousse en vérité ses protestations d'estime à votre égard

jusqu'au fanatisme. Elle vous dit, que « vous avez acquis sur son « cœur et sur son esprit un pouvoir « illimité ; que votre amitié serait « pour elle un des plus grands bien- « faits que le Ciel pût lui accor- « der. » A la bonne heure... Mais je ne puis désirer que vous soyez son amie. Quelque assurance qu'elle mette à vous l'affirmer, gardez-vous de croire qu'elle ait un cœur capable de sentir tout le prix du vôtre. Ces femmes à sentimens, et sans principes, sont les plus mauvaises amies du monde. J'entends dire souvent : « Les pauvres créa- « tures ! elles ne font du tort qu'à « elles-mêmes ! » Mais dans la société, il n'est guères possible qu'on se fasse du tort à soi-même sans en faire à autrui : les suites de notre

imprudence doivent nécessairement compromettre tout ce qui a quelques rapports avec nous. D'ailleurs, quelle confiance peut-on avoir en de tels individus? quelle garantie peuvent-ils offrir? Si par hasard vous étiez un obstacle au moindre de leurs caprices, pensez-vous qu'elles auraient pour vous ou pour ce qui vous intéresse le moindre égard, quand elles n'ont pas craint de se sacrifier elles-mêmes pour satisfaire leurs passions? Pensez-vous qu'un sentiment vague et superficiel pourra les retenir, quand de puissans motifs de prudence n'ont pu les arrêter.

Oh! ma fille, quelque forte conviction que ces raisonnemens portent dans mon ame, je tremble que l'extrême générosité de votre ca-

ractère ne vous empêche d'en sentir toute la force. Souffrez donc, au nom du respect que vous avez toujours montré pour les opinions de votre mère, par tout ce que vous avez de cher et de sacré, souffrez que je vous conjure de n'avoir aucune intimité avec une femme sans principes.

Votre affectionnée mère.

O***

LETTRE VII.

Léonora à sa mère.

27 mai.

MA RESPECTABLE MÈRE,

Aucune fille n'éprouva jamais pour les opinions d'une mère, autant de respect que votre Léonora n'en ressent pour les vôtres ; mais en aucun tems, pas même dans son enfance, vous n'avez exigé d'elle une soumission aveugle ; toujours au contraire, vous l'avez encouragée à chercher la conviction. Vous me pardonnerez donc, aujourd'hui qu'il s'agit du bonheur d'une autre, de montrer moins de docilité que

je n'en montrerais sans doute s'il s'agissait uniquement de mon goût ou de mes intérêts.

Vous me demandez quelles preuves je puis offrir de l'innocence d'Olivia. J'en possède, croyez-moi, d'une nature telle que je n'ai pu me refuser à leur évidence, et qu'elles suffiraient pour lever tous vos doutes, si je pouvais vous révéler la vérité tout entière. Mais, lors même qu'il s'agit de se disculper, Olivia ne consentirait point à perdre dans votre opinion son époux, dont vous croyez qu'elle n'a aucune raison de se plaindre. Je sais combien elle est jalouse d'obtenir votre estime ; je puis donc apprécier son sacrifice ; et, dans cette circonstance comme en beaucoup d'autres, j'admire sa

magnanimité : elle égale la franchise de son caractère ; franchise dont elle peut à bon droit s'enorgueillir, même d'après vos principes, puisque, loin d'avoir *abjuré toute espèce de retenue*, elle est au plus haut degré, sensible à la honte.

Les gens qui lui reprochent sa conduite domestique, n'ont-ils donc jamais vu des personnes d'un mérite supérieur devenir les victimes d'un malheureux concours de circonstances ? Quelquefois ceux à qui nous unit un funeste hasard, ont de fâcheux défauts qui tiennent à leur nature ou à leur caractère : aucuns talens, aucuns efforts ne sauraient bien souvent remédier aux inconvéniens que ces défauts amènent.

Mariée fort jeune, Olivia se trompa dans le choix d'un époux : je ne puis que plaindre son erreur. Je dois en déplorer les fatales conséquences. Quant à ses querelles avec sa famille, je ne crois pas qu'on puisse l'en blâmer. Lorsque nous choisissons un amant, une amie, on peut, à la rigueur, nous rendre responsables du mauvais choix que nous avons pu faire ; mais s'il s'agit de parens donnés par la nature, doit-on s'en prendre à nous de leurs défauts ? C'est un malheur, sans doute, de ne pouvoir leur plaire ; mais ce n'est pas toujours notre faute. Je ne puis m'expliquer davantage sans trahir la confiance d'Olivia, et sans inculper les autres en voulant la défendre.

A l'égard de cet attachement qui excite à si juste titre votre sévérité, Olivia m'a donné les plus fortes assurances qu'elle ferait tout son possible pour le surmonter. L'absence, vous le savez, est le premier pas, et celui qui coûte davantage : ce pas est déjà fait. Son genre de lecture paraît beaucoup vous déplaire : je ne prétends pas en faire l'apologie; mais je suis persuadée qu'il ne prouve nullement la corruption de son goût. Bien des gens lisent des romans purement par habitude, par désœuvrement, par besoin d'émotions douces et légères, et non, comme vous le supposez, par besoin de stimulans qui passent toute mesure et toute convenance. Les malheureux saisissent avec avidité tout ce qui

peut les distraire. Je ne cherche point à justifier Olivia d'avoir choisi certains romanciers pour ses *consolateurs;* mais je la plains, et j'impute ce choix à un défaut de courage plutôt qu'à un goût dépravé. Avant son mariage, tout ce qu'on appelle roman lui était sévèrement interdit : cette défense excita chez elle une curiosité funeste. Prohiber des livres ou des opinions, c'est les faire lire ou circuler avec plus d'ardeur. De-là proviennent de mauvais principes, qui se glissent à la dérobée dans les familles, germent longtems en secret, et jettent de profondes racines avant qu'on puisse les détruire par une discussion franche et lumineuse. Une attaque ouverte serait préférable, et la vé-

rité ne ferait que gagner à la contradiction. J'aimerais assez que le vice pût se présenter au combat, parce que je sais que la vertu ne peut manquer de triompher. Plus il entassera de sophismes, plus on doit s'en réjouir ; parce qu'une fois devenus familiers, leur hardiesse n'étonnera plus l'imagination ; parce qu'on cessera de prendre le charme de la nouveauté pour la force de l'évidence. Déjà nous pouvons observer que cette classe d'écrivains, si fort admirée dans les commencemens, est bien tombée dans l'opinion, depuis qu'on l'a connue davantage ; et beaucoup d'entre eux, qui d'abord avaient excité l'enthousiasme, n'inspirent plus que le dégoût. Les personnes douées, comme Olivia,

d'une extrême vivacité d'imagination, peuvent être séduites au premier coup-d'œil par un faux air de grandeur et d'élévation ; mais, pour peu qu'elles aient le tems d'examiner, elles découvrent bientôt des disproportions choquantes qui blessent et rebutent leur jugement. Si vous ne leur laissez pas le loisir de comparer, si vous leur enjoignez de ne pas regarder des objets si étranges, leur vue pourra se détourner avec docilité ; mais l'imagination rebelle s'en formera un tableau plus imposant, plus enchanteur mille fois que la réalité. Je ne crains pas de prédire qu'Olivia finira par se lasser de l'espèce de romans qu'elle admire aujourd'hui, et qu'une fois rassasiée de ces ouvrages, convaincue de leurs

effets pernicieux, elle en abandonnera tout-à-fait la lecture.

Quant à son goût pour la métaphysique.... Chère maman, je suis bien hardie d'oser différer avec vous d'opinion sur tant de points... Permettez-moi pourtant de vous dire que je ne partage pas votre aversion pour cette science. Beaucoup, j'en conviendrai, peuvent trouver leur perte dans ses tortueux *labyrinthes;* mais pourquoi courent-ils au-devant du vice qui peut s'y cacher? Il me semble qu'il n'y a pas tant d'incompatibilité entre la métaphysique et la pratique de la morale : d'illustres exemples nous prouveraient au besoin le contraire. Etudier l'homme, sa nature, son esprit, les mobiles secrets qui le dirigent, ce

n'est pas détruire l'ascendant de la vertu, ou donner au vice plus d'influence. Le chimiste qui vient d'analyser une substance, et d'en reconnaître les différentes parties, peut en écarter les matières nuisibles ou étrangères, et la rétablir dans un état de plus grande pureté. N'en peut-on pas conclure par analogie, que la métaphysique doit épurer l'ame, et l'élever au-dessus des faiblesses d'une multitude ignorante? Peut-être n'est-il pas en son pouvoir de transformer de vils penchans en passions nobles et généreuses, ou de créer un remède universel pour toutes les maladies de l'ame; mais ses recherches sur cet objet peuvent produire quelque utile découverte.

Venons aux lettres d'Olivia...

Je suis fâchée de vous les avoir envoyées ; car je m'aperçois qu'elles lui ont fait dans votre esprit plus de tort que de bien. En critiquant des lettres écrites avec la franchise et l'abandon de l'amitié, comme si elles avaient été destinées à devenir publiques, vous êtes... oserai-je le dire ? non-seulement sévère, mais injuste ; car vous jugez et vous condamnez les sujets d'un pays d'après les lois d'une contrée qui leur est étrangère.

Ma tendre mère, vous avez tant d'indulgence pour votre fille ! ayez-en seulement un peu pour Olivia. En vérité, vous êtes prévenue contre elle ; et, parce que vous apercevez quelques taches, vous croyez que le cœur est gâté sans ressource. Feriez-vous donc

abattre un bel arbre, parce qu'une partie de son feuillage aurait perdu sa verdure, ou parce que la chenille en aurait attaqué les bourgeons? Et la branche principale fût-elle morte, n'y a-t-il donc pas des remèdes qui, appliqués adroitement, peuvent le préserver d'une entière destruction, et le rendre peut-être à sa première beauté?

Maintenant que j'ai épuisé mes comparaisons, mes argumens et mes petits moyens oratoires, il faut que j'en vienne au fait.

Avant d'avoir reçu votre lettre, j'avais invité lady Olivia à venir avec moi passer quelque tems au château de L....... Je crains bien que vous ne blâmiez ma précipitation, et je me la reproche moi-même, parce qu'elle vous causera

de la peine. Mais dussiez-vous me taxer d'imprudence, vous aimerez encore mieux, j'en suis certaine, me croire imprudente que me trouver injuste. Les accusations dirigées contre Olivia ne m'ont paru nullement fondées; j'ai cru devoir prendre sa défense, je l'ai invitée à venir chez moi. Retirer cette offre obligeante après qu'elle s'est empressée de l'accepter, ce serait lui faire un tort irréparable; ce serait confirmer tous les soupçons qui ont pu s'élever sur son compte; ce serait dire à ses ennemis : « Je vois que vous aviez « raison, et je vous livre la vic- « time. »

Ainsi, je trahirais celle que j'avais entrepris de défendre! Ainsi, la confiance que je lui inspirais,

et qui lui fit accepter un instant ma protection, tournerait à sa perte ! Non, non, loin de moi une pareille lâcheté !

Ne craignez rien pour moi, mon excellente mère, ma trop inquiète amie. Je puis servir Olivia ; elle ne saurait me nuire. Elle peut se pénétrer des principes que vous m'avez inculqués ; et je ne prendrai point d'elle des goûts ou des habitudes que vous auriez à désapprouver. Sous tout autre rapport que risqué-je ? Peu ou rien. La bonne réputation que j'ai héritée de ma mère, et que ses vertus m'assurent, sont une égide impénétrable, à l'abri de laquelle je puis être utile aux autres, sans courir aucun danger pour moi-même. LÉONORA.

LETTRE VIII.

*La duchesse de*** à Léonora.*

2 juin.

MA CHÈRE FILLE,

JE souhaite que la suite des événemens vous justifie et me prouve que j'avais tort.

Votre mère affectionnée.

O***

LETTRE IX.

Olivia à madame de P...

8 juin.

Apprêtez-vous, mon aimable Gabrielle, à ressentir tous les tourmens de la jalousie. Apprenez que depuis mon retour en Angleterre j'ai acquis une nouvelle amie. Il est impossible de voir une femme plus intéressante ; la simplicité de ses manières, la générosité, la sensibilité de son cœur, m'ont enchantée. Je lui trouve un peu trop de réserve dans le caractère, mais cette imperfection même est peut-être cause qu'elle a fait plus

d'impression sur mon imagination, et qu'elle m'inspire, par cette raison même, plus d'intérêt et d'attachement. Je ne sais par quelle magie cela s'est fait; mais elle a déjà pris sur moi un ascendant dont vous seriez tout étonnée, vous qui connaissez la bizarrerie et l'indépendance de mon esprit. Peut-être cette magie n'est-elle autre chose que ce que l'ancienne maréchale d'Ancre appelait « le « pouvoir que les ames fortes exer-« cent sur les ames faibles. »

J'avoue, hélas, que la mienne est bien faible en effet; et je tremble que l'amitié et la philosophie réunies ne lui donnent pas l'énergie dont elle a besoin. Ah! Gabrielle! comment puis-je espérer d'anéantir en mon cœur un senti-

ment d'où dépendent le destin et le bonheur de toute ma vie ? Voilà pourtant l'effort, l'effort cruel que l'on exige de moi, et dont j'ai osé me dire capable. Lady Léonora, ma nouvelle amie, armée de toute l'autorité, de toute l'éloquence que la vertu peut donner à une anglaise, m'a arraché une promesse qu'il n'est pas, je le crains bien, en mon pouvoir de tenir. Mais il faut du moins tenter ce douloureux sacrifice....... O mon amie, dites à R*** de ne plus m'écrire..., oui, de ne plus m'écrire.... Dites-lui de ne plus penser à moi........ O Ciel ! comment ai-je pu tracer ces mots affreux..... Mais je veux faire encore plus ; je veux, s'il est possible, ne plus penser à lui..... Je veux oublier mon amour.......

Adieu, mon aimable Gabrielle... Adieu, douces illusions de la vie; je vous perds toutes à-la-fois ! L'avenir ne m'offre plus qu'une solitude immense, horrible; et pour dernière perspective, le tombeau. Demain je vais au château de L.... Les sentimens qui m'accablent ne sont comparables qu'à ceux qu'éprouva l'infortunée la Vallière sur le point de renoncer à son amant, et de s'ensevelir dans un cloître... Hélas ! pourquoi n'ai-je pas, comme elle, la ressource de la dévotion ?

OLIVIA.

LETTRE X.

Le général B..., à M. L...

180—

Publier mes voyages, et un voyage à Paris encore! Non, non, mon cher ami: je n'ai pas envie d'apprêter à rire à mes dépens. Il ne suffit pas d'avoir vu superficiellement les objets, lorsqu'on veut en rendre compte aux autres; il faut encore avoir eu soin de les approfondir. Que pourrais-je vous dire, que vous ne sachiez déjà? Vous êtes rebattu du Louvre, des Tuileries, de Versailles, du petit Trianon, de St.Cloud, etc., etc.

Vous êtes las de tableaux et de statues. Vous savez de Bonaparte tout ce qu'on peut en savoir, quand on l'a vu à la parade ou à l'audience. Tous les fameux personnages ont passé et repassé sous vos yeux comme les pièces curieuses d'une lanterne magique. Pour vous régaler encore d'un spectacle de ce genre, je pourrais vous présenter peut-être des figures un peu plus régulières, ou un peu plus ridicules; mais, au fond, je ne pourrais vous donner rien de neuf. Hélas! il n'y a plus rien de nouveau sous le soleil, et les modernes n'ont d'autre ressource que de rajuster et de rajeunir, tant bien que mal, les antiques folies de leurs devanciers.

Désirez-vous connaître, pour

en faire part aux dames de votre connaissance, le *dernier genre* d'une parisienne à la mode? Prenez les habits transparens des dames romaines, qui non plus que ces modernes beautés, ne cachaient aucuns de leurs charmes aux regards du public. Les austères françaises pratiquent très - scrupuleusement les principes de modestie adoptés autrefois chez les spartiates; elles ont pris la méthode la plus sûre pour s'empêcher de produire trop d'effet sur l'imagination des hommes; elles ont absolument renoncé à cet artifice adroit et perfide nommé *décence*, qui, seul, peut rendre la beauté même constamment dangereuse.

Que vous dirais-je de la révolution que vous n'ayez déjà lu cent

fois ? Qui est-ce qui n'a pas feuilleté ses pages sanglantes ? qui est-ce qui n'est pas rassasié de ses horreurs ? Dieu merci ! on a l'air, ou du moins on s'efforce de les oublier.

Vous prétendez, mon ami, que je dois être en état de donner un juste aperçu de la société en France, et sur-tout de ce qu'on nomme la bonne société. Vous supposez que je ne me suis pas contenté d'arpenter les rues de Paris comme beaucoup de mes compatriotes; qui visitent l'Opéra, les théâtres, les bals masqués, les jeux et le Palais-Royal, se font présenter, selon l'usage, dans les bonnes maisons, assistent à de grands dîners, boivent du vin français, maudissent la cuisine

française, et finissent par revenir chez eux très-satisfaits. J'ai fait en sorte, je l'avoue, d'employer mieux mon tems; et j'ai eu le bonheur d'être admis dans les *meilleures compagnies* de Paris. Je les ai vues composées des débris de la noblesse française, de savans et de gens de lettres. Elles m'ont semblé des réunions de famille d'où l'on avait exclu toute discussion politique, et où l'on se livrait aux devoirs domestiques, aux douceurs de la société et de la littérature. Les instans agréables que j'y ai passés ne sortiront jamais de ma mémoire, et j'ai été extrêmement touché, comme tout bon anglais doit l'être, de l'accueil obligeant que j'y ai reçu. Je me garderai donc bien de faire rougir

ceux qui m'accordèrent leur confiance et leur amitié, en livrant leurs portraits au public.

César, malgré toute sa gloire et toute sa puissance, ne put forcer impunément un chevalier romain [1] de monter sur le théâtre. Mais nos modernes compilateurs d'anecdotes, plus cruels et plus insolens que César, forçent leurs amis de tout âge et de tout sexe, de paraître, de parler et de gesticuler en public, pour amuser ou faire rire les oisifs.

Vous m'applaudirez, mon ami, de ne pas vouloir publier mon voyage. Je crois vous avoir prouvé d'une manière satisfaisante, qu'en le publiant je ne pourrais dire que ce que je ne sais pas moi-

[1] Labérius.

même, ou ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, ou ce qu'on a déjà dit avant moi; ou enfin ce qu'en honnête homme je ne crois pas devoir dire.

J. B.

LETTRE XI.

Olivia à madame de P...

Du château de L..., 26 juin —

L'amitié, chère Gabrielle, est l'affaire du cœur plutôt que celle de la tête, plutôt l'instinct du sentiment que le choix de la raison. Chez moi, le cœur cesse bientôt d'être touché, quand l'imagination n'est plus émue. Tâchez de m'expliquer ce phénomène métaphysique ; en récompense, je mettrai fin à votre jalousie, en vous faisant un aveu qui me pèse terriblement sur la conscience. Je commence à sentir que je n'aimerai jamais cette nouvelle amie au-

tant que je le devrais. Elle est *trop anglaise*....... Elle l'est beaucoup trop pour quelqu'un qui connaît la vivacité, la sensibilité de vous autres français; pour quelqu'un qui a vu la prodigieuse mobilité d'une enchanteresse telle que Gabrielle.

Figurez-vous donc une belle anglaise; telle est précisément Léonora. Je ne puis mieux vous peindre son air et sa tournure. On pourrait lui appliquer ce passage de Milton :

« Le ciel est dans ses yeux, sur son front la candeur;
La majesté, l'amour, l'essaim riant des grâces
Composent son cortège et marchent sur ses traces. »

Mais ces grâces ne disent rien du tout, cet air n'est céleste que pour son mari, cette majesté conviendrait à une matrone plutôt qu'à

une héroïne. Eve pouvait paraître aimable avec tout ce cortége, au tems de la création; mais aujourd'hui!... Léonora est belle sans contredit; mais c'est une beauté qui ne connaît pas son pouvoir, et qui ne saurait le faire sentir aux autres. Elle a beaucoup de ressemblance avec votre belle princesse polonaise; néanmoins elle n'a pas, comme l'aimable Anastasia, ce charme irrésistible, ces passages subits d'une langueur douce et silencieuse à des élans d'enthousiasme et d'éloquence. Tous les mouvemens, toutes les poses d'Anastasia respirent le goût et le sentiment. Léonora est simple comme la nature. C'est une *belle nature*, mais non pas le *beau idéal*. Avec une figure qui ferait l'ornement de la

cour, ou qui pourrait briller sur le théâtre, elle entre le plus souvent dans un salon, sans faire ou sans songer à produire aucun effet. Elle se lève, elle marche, elle s'assied, sans paraître avoir d'autre intention que celle de changer de place; et ses beaux yeux regardent presque toujours, comme s'ils n'étaient faits que pour voir. Quelquefois, il est vrai, sa physionomie devient infiniment expressive et touchante. J'ai vu briller dans ses yeux le feu du génie, j'ai surpris sur son front la douce empreinte d'une sensibilité profonde ; mais tout cela n'est que l'effet d'une circonstance passagère, et disparaît avant que la moitié de la compagnie ait pu seulement s'en apercevoir. Croirez-vous enfin qu'il n'y a que son époux

qui ait le secret, le pouvoir de lui faire déployer tous ses charmes et tout son esprit? Elle oublie, pour lui seul, tous ceux qui l'écoutent et la regardent. Grand Dieu ! quelle distance entre Gabrielle et Léonora ! quelle différence dans la sensation qu'elles produisent ! Avouons toutefois, afin d'être justes, que cela tient beaucoup à la manière différente dont la société est organisée en France et en Angleterre. A Paris, les détails insipides de la vie domestique sont judicieusement relégués derrière la scène, et les femmes paraissent dans la société, comme des personnages sur le théâtre, parées de tous leurs attraits et favorisées de tout le prestige des décorations, pour écouter les propos galans des hom-

mes, et recevoir les hommages de l'admiration publique. En Angleterre, la galanterie n'est pas encore réduite en système, et notre sexe cherche le bonheur dans l'intérieur de sa famille, plutôt que dans ce qu'on nomme *la société :* et néanmoins, l'affection maternelle ne me paraît pas aussi profondément sentie chez une anglaise que chez une parisienne. A Londres, les dames ne parlent pas du *sentiment de la maternité*, avec cette sensibilité, cette élégance que vous déployez sans cesse dans la conversation : ce sont à la lettre de *bonnes mères de famille*, étrangères d'ailleurs à tout mouvement de sensibilité, et ne cédant qu'à un instinct de leurs devoirs qui leur est inculqué de bonne heure, et dont on ne

doit leur savoir que fort peu de gré. Cependant leur existence est sacrifiée à leurs enfans; et malheur à celles qui sont leurs intimes amies, car elles sont condamnées à les voir consacrer une grande partie de la journée, ou même la journée tout entière aux devoirs maternels, et prodiguer chaque jour, avec la même constance, leurs leçons et leurs caresses monotones. Tout cela peut être fort beau.... mais cela est ennuyeux à périr. Pour moi, je ne puis concevoir comment, avec du goût et des talens, on peut s'astreindre à de pareilles pauvretés; à moins que ce ne soit peut-être pour se faire une réputation : encore, vous le savez, suffit-il, pour acquérir cette réputation, d'écrire et de

disserter sur les principes généraux, sans descendre dans tous les détails minutieux de l'éducation. Les grands peintres tracent les contours, esquissent les principaux traits, et abandonnent à des pinceaux vulgaires le travail mécanique et subordonné des accessoires, le fini des draperies, etc., etc.

Je me rappelle que, dans les *Passions du jeune Werter*, mon livre favori, l'auteur représente son héroïne distribuant des tartines de pain et de beurre à de jeunes enfans. J'admire ce tableau naïf dans Goethe; c'est un de ses secrets pour aller au cœur. La simplicité me charme, quand on l'emploie pour jeter de la variété; mais une simplicité continuelle est ce

qu'il y a de plus pitoyable au monde. Dans un roman, ou dans un drame, les enfans sont d'intéressantes petites créatures; mais ils sont réellement, dans la vie, d'un tourment insupportable. Je ne sais ce qu'on en fait à Paris, mais je puis bien répondre qu'on n'en parle jamais, et qu'on n'y songe guère davantage; et ce serait un grand bonheur pour la société en Angleterre, si l'on pouvait imiter cet exemple. Toutes ces choses m'ont vivement frappée à mon retour, après une aussi longue absence. Je ne vois pas l'inconvénient d'abandonner aux soins routiniers des maîtresses, des gouvernantes, et à ceux qui sont à la tête des maisons instituées à cet effet, ce qu'on peut appeler l'ébauche de

l'éducation, au lieu d'importuner ceux qui désirent ne voir que des productions finies. Ici, par exemple, c'est la fille d'un duc de la Grande-Bretagne, mariée tout nouvellement, dans toute la fraîcheur de la jeunesse, ne le cédant à personne pour le rang, la beauté, la tournure, les qualités et les talens, qui se dévoue à l'éducation de deux enfans orphelins que sa sœur aînée lui a recommandés en mourant. Prendre soin des orphelins, c'est une belle et bonne action qui me touche infiniment; mais où donc est la nécessité de sacrifier ses amis, ses plaisirs, tous les jours et à toute heure? et cela pour des enfans. Léonora, je le répète, ne peut avoir cette constance, que parce qu'elle s'y croit obligée; et je commence

à croire que la générosité cesse d'être une vertu, quand on en fait un devoir. La vertu veut être libre; le devoir implique de la contrainte. La première ne suit que l'impulsion du moment, et ne cause ou n'éprouve jamais de lassitude; le second n'est que le fruit de la réflexion; et, pénible lui-même, il ne fatigue pas moins ceux dont il force l'admiration. Le devoir porte toujours avec lui une espèce de gêne, qui exclut toute grace et tout agrément; et tout ce qui n'est pas gracieux dans une femme, ne saurait être aimable. Ma chère Gabrielle n'est-elle pas de mon avis?.... Mais je me reproche tout ce que je viens d'écrire. Léonora est mon amie.... D'ailleurs, je lui ai des obligations réel-

les; et, pour tout au monde, je ne voudrais pas me permettre la moindre pensée désavantageuse sur son compte. En effet, c'est bien le caractère le meilleur et le plus parfait qui existe, et votre Olivia est bien à plaindre de ne pouvoir aimer la perfection autant qu'elle le devrait.

Quant à son glacial époux, M^{r}. L..., je ne le connais point, et n'éprouve aucun desir de le connaître. Je vis dans l'agréable espoir d'un surcroît charmant de compagnie. Nous attendons aujourd'hui l'intime amie de Léonora, une jeune veuve, dont le mari, à ce que j'ai ouï dire, était du plus horrible caractère. Elle a soutenu plusieurs épreuves avec un courage surprenant; et quoique je ne sache

pas son histoire, je suis persuadée qu'elle doit être intéressante. Assurément ce mari n'était pas l'homme de son choix, et sans doute qu'en secret elle était tourmentée par quelque inclination malheureuse. Peut-être l'objet de son attachement, désespéré de son mariage, gémissait-il dans des liens abhorrés ; peut-être même a-t-il succombé victime de sa constance. Je suis dans une impatience extrême de la voir. Son nom de femme est si dur et si anglais, que vous ne pourriez le prononcer, j'en suis sûre, sur-tout en ne le voyant qu'écrit : je ne vous la désignerai donc que sous le nom d'Hélène, nom plus doux à l'oreille, et qui promet davantage à l'imagination. Je n'ai pu obtenir de Léonora qu'elle me

fît un portrait exact de son amie; elle s'est contentée de me dire qu'elle aimait trop Hélène pour faire son éloge d'avance. Mon imagination impatiente a déjà dessiné ses formes, sa figure, et me la représente sous les dehors les plus aimables et les plus séduisans. J'entends du bruit!... précisément la voilà qui arrive. Adieu.

OLIVIA.

LETTRE XII.

Mistriss C... à miss B...

2 juillet.

Ma chère Marguerite, pourquoi ne vous appelez-vous pas Mathilda, Seraphina, Adelina? Peut-on inspirer quelque amour ou quelque estime avec un nom comme celui de Marguerite? Peut-on être digne de correspondre avec des gens délicats et sensibles : mais que dis-je? j'ai tort. Marguerite est aussi le nom d'une perle précieuse, d'une jolie fleur.? Pour peu que je voulusse me reporter au quatorzième siècle, ou plus loin encore, aux tems des trouverres et des troubadours pro-

vençaux, j'aurais à vous dire tout plein de jolies choses sur l'*œil du jour*, sur la dignité, l'excellence de la reine Marguerite, et je pourrais chanter en votre honneur ce refrain si connu :

« Tant douce est la Marguerite ! »

Maintenant que j'ai eu l'honneur de passer près d'une semaine dans la société de la célèbre enchanteresse, lady Olivia, vous devez naturellement vous attendre à me trouver prodigieusement avancée dans la science d'amour. Mais avant d'en venir au récit de mes progrès, je vous dirai, ce qui est bien plus intéressant, que Léonora est parfaitement heureuse, et que j'ai le plaisir de m'écrier dix fois par jour : « Ah ! c'est bien là ce « que j'avais deviné ! Voilà bien

« l'épouse, la mère, la maîtresse
« de maison que je m'attendais à
« trouver ! »

Ne rien admirer, est un talent ou un précepte qu'il ne m'a guère été possible de pratiquer depuis que je suis ici. Quelques philosophes prétendent que l'admiration est non-seulement une simplicité, mais encore un état pénible de l'ame ; d'après cela, je pense que si je ne suis pas morte à la peine, à force d'admirer, je dois l'attribuer au grand exercice que j'ai pris depuis que je suis arrivée. Je pourrais en effet, si je voulais, vous tracer le plan, la coupe et l'élévation de ce château ; je pourrais même, au besoin vous donner le catalogue des tableaux et l'inventaire des meubles qui s'y trouvent.

— Vous, Hélène ! vous qui ne pouviez pas vous rappeler la couleur de la tenture *neuve* de lady N..., après l'avoir vue au moins une centaine de fois ! —

Lady N... ne m'inspirait que de l'indifférence ; comment alors aurais-je pu me fourrer dans la tête sa tenture, toute *neuve* qu'elle était ? En quoi cela pouvait-il m'intéresser ? Ignorez-vous, Marguerite, ce que je pourrais vous dire, et toutes les belles choses qu'on a débitées avant moi, sur la connexion qui existe entre les idées et les sensations ; sur... les rapports invisibles des corps inanimés et des êtres sensibles, etc., etc. ? Les personnes que nous aimons communiquent un charme secret à des objets peu intéressans par eux-

mêmes, de même que l'aimant communique à un métal grossier sa vertu attractive.

Tant que Mr. L... fut l'amant de Léonora, il n'eut pas le don de me plaire infiniment : non que je lui trouvasse peu de moyens; au contraire, je lui ai toujours reconnu beaucoup de qualités précieuses; mais il semblait ne me présenter rien d'extrêmement agréable, et son caractère me paraissait inexplicable à certains égards. Cependant, depuis qu'il a épousé Léonora, je m'explique parfaitement bien des choses, et j'ose dire que mes progrès sur cet article sont si rapides que je le comprendrai bientôt tout-à-fait.

Léonora m'a presque persuadé d'aimer Olivia : il serait impossi-

ble du moins de ne pas s'amuser d'elle. Je voudrais que vous vissiez sur quel pied nous sommes ensemble. Notre première entrevue vous aurait bien divertie. Figurez-vous lady Olivia qui entre : une espèce d'émotion théâtrale lui ôte presque la respiration ; elle avance pour embrasser Hélène, qui est en train de rire avec Léonora, dont le dos est tourné au côté du théâtre par lequel Olivia fait son entrée. Tout-à-coup Olivia s'arrête, et parcourt Hélène avec *un long regard.* J'ignore ce qui se passait en cet instant dans l'esprit d'Olivia ; mais je présume que ma vue ne répondait guères à l'idée qu'elle s'était formée de moi. Grace à Léonora, elle sortit enfin de son extase, et se mit à se récrier

sur ma vivacité. Tantôt j'étais la miss Howe de Clarisse, tantôt lady G...., ou bien la Claire de Julie. Mais comme j'insistai fortement pour n'être la *copie* de personne, et pour rester Hélène tout bonnement, je m'aperçus bientôt que je baissais rapidement dans l'opinion d'Olivia, au point que je risquais beaucoup de n'être plus rien, si Léonora n'avait encore eu la bonté de s'interposer en ma faveur, et de me sauver d'un anéantissement complet. Après une heure ou deux consacrées à sa correspondance, lady Olivia revint et prit place à côté de moi, résolue de juger quelle espèce de femme j'étais. Certains romans sont pour certaines dames la pierre de touche de l'*esprit* et *de la sensibilité.*

Malheureusement leur lecture ne m'était pas très-familière. On me questionna sur ces ouvrages, et dans mes réponses, je m'avisai de traiter fort lestement ces archives sentimentales. Je me permis des jugemens assez étranges; car souvent je prenais parti pour l'époux ou les parens contre l'héroïne. Je m'obstinai même à ne pas admettre la fatalité, le charme irrésistible, l'*entraînement* de la passion, comme des excuses plausibles pour toutes les erreurs et tous les crimes. On éprouva la plus vive surprise de m'entendre appeler les choses par leurs anciens noms. Je traitai de *criminelle* l'épouse qui avait un amant. J'étais incapable d'apprécier la vertu; car je criais au scandale, à l'infamie contre la

femme qui fait de la maîtresse de son mari son amie intime ; tandis qu'on me démontrait au contraire que c'était là le comble de la délicatesse et de la générosité. Jamais on n'a pu me faire entrer dans la tête qu'il n'y avait aucun inconvénient à ce qu'un homme aimât deux femmes à la fois, ou bien à ce qu'une femme ressentît un attachement *platonique* pour une demi-douzaine d'amans. J'eus même la simplicité de convenir que je ne désirais pas voir le divorce devenir, en Angleterre, aussi facile qu'en France. Tout cela prouvait bien que je n'étais jamais sortie de mon pays ; et c'était vraiment bien dommage ! J'ose assurer qu'avant peu l'on reconnaîtra la nécessité de faire voyager les

femmes, comme on a reconnu pour le vin de Madère la nécessité de lui faire passer la ligne. Mais, outre le tort irréparable de n'avoir fréquenté que la meilleure compagnie d'Angleterre, ce qui acheva de me perdre de réputation, c'est la découverte de mon ignorance complète et déplorable en fait de métaphysique, et le désagrément de n'avoir étudié sous aucun professeur étranger de *philantropie transcendante*. Profondément humiliée, interdite au point de ne pouvoir confesser humblement mon ignorance, aveu préalable et nécessaire pour en sortir, je méditais tristement sur mon malheureux sort. Tout-à-coup lady Olivia me frappa légèrement sur l'épaule, et me somma, *de par*

la cour d'Amour, de comparaître à sa barre, et d'y répondre à telles questions qu'il plairait à son Excellence de me faire ; à celles-ci, par exemple :

« Avez-vous jamais aimé ? — Combien de fois ? — Quand ? — Où ? — Qui avez-vous aimé ? »

N'ayant jamais subi d'interrogatoire aussi pressant en public sur un pareil article, je n'étais nullement préparée à répondre. Déjà l'on m'accusait de vouloir donner des défaites, et j'étais convaincue d'avoir rougi. Mr. L...., présent à l'interrogatoire, semblait, à travers sa gravité, jouir de mon trouble et de mon embarras, mais il ne soufflait pas le mot. Enfin, je rappelai ma présence d'esprit, et je ripostai par

quelques plaisanteries qui mirent les rieurs de mon côté.

D'après cet échantillon, vous devinez sans peine, ma chère Marguerite, combien peu nous nous convenons cette dame et moi. Je prétends bien me divertir sans scrupule de ses extravagances. Cependant, malgré son absurdité, Léonora veut absolument me donner d'elle une idée favorable. Je suis en vérité si heureuse ici, qu'il serait bien difficile de me faire penser mal de personne. Je n'ai point encore réussi à découvrir les bonnes qualités que Léonora croit avoir remarquées en sa nouvelle amie. L'extrême indulgence de Léonora, son amitié, lui font discerner peut-être ce qu'une vüe ordinaire ne saurait apercevoir.

Dans le moindre germe, elle distingue la forme imperceptible d'une superbe fleur. Espérons qu'avec le tems la chère Olivia laissera toutes ses perfections s'épanouir.

HÉLÈNE C—.

LETTRE XIII.

Olivia à madame de P...

4 juillet.

OH., ma Gabrielle ! cette Hélène n'est pas précisément la personne que j'attendais. Au lieu d'une belle affligée, c'est une femme pleine d'esprit et de vivacité,

« Au gai propos, au fin sourire. »

J'avoue que je l'aimerais mieux si elle était un peu plus pensive. Une teinte légère de mélancolie siérait si bien et serait si naturelle dans sa position ! Son regard vif et malin, ses rires éternels m'ont bien désenchantée. Sa manière

même de témoigner à Léonora son amitié, n'est pas telle que je l'aurais voulue. C'est la première fois qu'elle voit celle-ci depuis son mariage; ces deux amies ont été séparées plusieurs mois.... Je n'étais pas présente à leur première entrevue; mais je suis entrée dans l'appartement quelques minutes après l'arrivée d'Hélène, et j'aurais pu croire qu'elles ne s'étaient quittées que de la veille. En peu d'instans cette chère Hélène s'était mise tout-à-fait à son aise, et semblait avoir vécu depuis nombre d'années avec nous. Je sais que la bonne éducation donne toujours beaucoup d'aisance. Hélène a beaucoup vécu dans le monde, et ses manières sont infiniment polies. Mais le cœur! le cœur! il

est bien supérieur à la politesse ; et l'aisance même des manières, dans certaines situations, annonce un défaut de délicatesse et de *tact* en fait de sentiment. En pareille circonstance, j'eusse été muette, interdite, absorbée par mes sensations.... suffoquée par mes pleurs. Mais chez Hélène, aucun symptôme de sensibilité réelle.... rien de caractéristique.... rien de profond.... rien de concentré ; tout était commun, vague et superficiel. L'air de contentement de Léonora me mettait presque en colère. Elle m'assure qu'Hélène est susceptible d'un attachement vif et profond, et que l'on peut reprocher à son caractère un excès plutôt qu'un défaut d'enthousiasme. Cela est possible ; mais je puis répondre

qu'Hélène ne deviendra jamais romanesque. Loin d'avoir aucune distraction, je n'ai jamais vu personne montrer autant de présence d'esprit, faire attention à tout, répondre à tout avec autant d'intérêt et de vivacité, s'occuper même, jusqu'à l'enfantillage, des moindres bagatelles. Je confesse qu'elle est trop de ce monde pour moi : mais je veux, s'il est possible, suspendre encore mon jugement, l'étudier à fond quelques heures, avant de vous donner sur son compte mon opinion définitive.

---

9 juillet.

Eh bien, ma Gabrielle, mon *opinion définitive* est, que je ne pourrai jamais aimer cette Hélène,

rence de sa vivacité à celle de mon aimable Gabrielle ! quelle énorme distance entre son esprit étroit et votre façon de penser *large* et dégagée de préjugés! Je l'ai sondée sur divers sujets; mais jamais je n'ai pu la faire sortirde son petit cercle d'idées. Tout ce qui est nouveau, libéral, tout ce qui exige quelque élévationdans l'esprit en faitde morale ou de métaphysique, est au-dessus de sa portée, ou, si elle le saisit un instant, ce n'est que pour le présenter sous un aspect ridicule, signe certain d'un esprit médiocre. Adieu, ma Gabrielle. Il faut que je vous envoie les portraits agréables ou repoussans de ceux avec qui votre Olivia est destinée à passer ses tristes loisirs. A défaut d'aventures intéressantes, je vous

écrirai toujours pour vous communiquer mes sentimens, d'une manière bien imparfaite, hélas! puisque je me suis imposé le silence sur ceux qui touchent mon cœur de plus près. Léonora, avec sa tranquille prudence et sa froide vertu, ne sait guères combien il m'en coûte pour être fidelle à cette cruelle promesse. Ecrivez-moi, ma tendre, ma sympathique amie!

Votre éternellement malheureuse,

OLIVIA.

LETTRE XIV.

Mistriss C... à miss B...

10 juillet.

Certaines gens, comme certaines peintures, valent mieux dans l'éloignement. Il n'en est pas ainsi de Léonora ; plus on l'approche, plus on la trouve aimable. Ainsi, dans les arabesques, vous admirez de loin la grâce et la légèreté des dessins ; mais vous n'en appréciez bien la délicatesse et le fini qu'en les examinant de près. Alors vous découvrez que chaque trait est formé de grains d'or d'une finesse presque imperceptible.

Les vertus sublimes ne doivent

pas nous faire dédaigner celles d'un ordre moins relevé. J'ai souvent pensé que la rose commune de nos jardins ne serait pas déplacée dans une serre-chaude, à côté des plus belles plantes exotiques. Je me souviens aussi que votre frère, dans une de ses lettres, vous faisait observer que le coq domestique figurait d'une manière fort respectable au milieu des oiseaux et des quadrupèdes rassemblés de tous les coins de l'univers, et entassés pêle-mêle dans la grande ménagerie de Paris. Il est bien glorieux d'avoir une amie capable de s'élancer dans la rivière, ou de se jeter dans un précipice pour nous sauver la vie : mais comme je ne me soucie guères d'essayer plusieurs fois de ces grandes aven

tures, je préfère pour amies des personnes qui ne réserveront pas toute leur bonne volonté pour ces grandes occasions, mais qui voudront bien contribuer à mon bonheur tous les jours et à toute heure, leur complaisance dût-elle ne rien produire qui fût digne de figurer dans une histoire ou dans un roman.

N'allez pas en conclure que Léonora soit capable d'hésiter à faire les plus grands sacrifices : je suis loin d'avoir cette pensée. J'ai vu son courage et l'activité de son ame dans les épreuves les plus difficiles, tandis que beaucoup d'autres qui criaient bien haut ont refusé d'agir, dans la crainte de se *compromettre*.

Quelques faiseurs de maximes

prétendent que les malheurs passés ne sont bons qu'à être oubliés. Je ne partage point cette opinion : je pense au contraire qu'ils servent à nous faire distinguer nos faux amis des véritables, et à nous faire éprouver, pour ceux qui ne nous ont point abandonnés dans l'adversité, le sentiment le plus doux dont le cœur humain soit capable, la reconnaissance.

Mais je me jette, sans y prendre garde, dans les réflexions sentimentales. Ce pays est bien étranger pour moi, et je crains d'autant plus de m'y fourvoyer, que je suis trop fière pour accepter un guide. Lady Olivia peut avoir beaucoup d'attachement pour Léonora ; et comme elle a tous les motifs possibles de l'aimer, la raison et la

charité doivent faire croire que son attachement est sincère ; mais je ne le soupçonnerais jamais à sa conduite. Elle parle souvent de son amitié avec une emphase et un ton romanesques ; mais souvent aussi elle fait *sur la froideur et la tranquillité imperturbable de Léonora*, des observations qui me prouvent qu'elle n'entend rien du tout à l'amitié. Ceux qui ne sentent pas réellement, choisissent toujours des expressions trop fortes ou trop faibles ; ils ressemblent aux sourds, qui crient à tue-tête, ou qui parlent entre leurs dents. Je puis toutefois me tromper : Olivia s'exprime toujours avec tant d'affectation, qu'il est difficile de savoir ce qu'elle sent réellement. Quand une fois des fem-

mes ont pris du rouge, on les soupçonne d'en porter constamment, et l'on ne croit plus à leurs couleurs naturelles. Bientôt elles s'y accoutument si bien, qu'elles se croient pâles quand elles sont écarlates, et qu'elles continuent d'en mettre jusqu'à ce qu'elles cessent d'avoir figure humaine.

Hélène C.....

LETTRE XV.

Olivia à madame de P...

12 juillet.

JE l'ai trouvé ! je l'ai trouvé ! partagez ma joie, chère Gabrielle ! j'ai résolu le problême métaphysique qui me jetait dans de si cruelles perplexités, et je suis encore une fois en paix avec moi-même. Je sais maintenant pourquoi je ne puis aimer Léonora autant que je devrais le faire. Elle m'a obligée, et la nature de l'obligation est telle, que la supériorité est tout entière de son côté, et, qu'en rompant ainsi tout équilibre, elle a détruit

l'égalité, l'aisance, la liberté, qui donnent à l'amitié son plus grand charme.... La reconnaissance pèse davantage sur le cœur, à mesure qu'on sent avec plus de délicatesse. Ce sentiment peut être délicieux pour des ames ordinaires; il est si faible chez elles qu'il ne saurait troubler leur tranquillité; mais pour les ames d'une trempe supérieure, il devient amer et pénible, parce qu'il a trop d'énergie. En un mot,

. . . . . D'abord c'est un délice;
Encore un peu, c'est un supplice.

Pour moi, la frayeur de paraître manquer d'expression, m'ôte la faculté de parler ou même de sentir. La crainte, vous le savez, éteint toute affection; et de toutes les craintes, celle de ne pas montrer

assez de reconnaissance est la plus forte et la plus terrible. Ainsi la sensibilité se détruit elle-même...... O ciel! enseigne-moi à modérer la mienne.

Le service que m'a rendu Léonora surcharge mon cœur; il a, dans sa nature, quelque chose de très-humiliant. A mon retour en ce pays, je trouvai l'horrible démon de la calomnie déchaîné contre ma réputation. *Réputation!* Je voudrais en vain, Gabrielle, vous faire concevoir l'importance que les Anglaises attachent à ce mot, et quelle emphase il a dans leur bouche. Vous ne sauriez vous imaginer la force des misérables préjugés qui triomphent encore ici. Il y a bien quelques femmes qui ont eu le courage de s'en affranchir, mais malheu-

reusement elles ne sont pas en nombre suffisant pour tenir le public en respect. On voudrait n'être pas obligé de s'en tenir à la société des personnes qui ne sont point admises à la cour, quoiqu'ailleurs on donne souvent le ton. Vous nous avez laissés en arrière d'un demi-siècle au moins pour la civilisation ; et votre révolution a fourni, ce me semble, à nos moralistes inflexibles des argumens *sans réplique* contre la liberté indéfinie d'opinion et de conduite chez les deux sexes.

Je fus frappée comme d'un coup de foudre à la vue des physionomies froides et sévères de toutes les femmes de ma connaissance. D'abord j'attribuai ce que cette réception avait d'étrange à la réserve

anglaise, dont j'avais conservé une idée assez peu rassurante : mais je n'ai pu me dissimuler depuis qu'il y avait quelqu'autre motif qui éloignait de moi ces personnes trop susceptibles.

Le croirez-vous ? je me vis sur le point d'être exclue tout-à-fait de la bonne société. Léonora fut mon sauveur dans ce danger pressant. Elle se présenta volontairement pour prendre ma défense, et mit dans ce procédé, sinon beaucoup de grace, du moins beaucoup de noblesse. Elle surmonta la timidité qui lui était naturelle, brava les regards, les propos et les représentations de toutes les prudes, de toutes les douairières acharnées après moi, à la tête desquelles se trouvait sa mère, leur digne et res-

pectable doyenne, la sempiternelle duchesse de***, la plus intraitable douairière de ce siècle. Quand je parus en public sous l'égide d'une réputation aussi irréprochable que celle de Léonora, la calomnie fut bien obligée de se taire. Il fallut bien présumer, pour emprunter le langage des prudes, que j'étais absolument innocente. Léonora, pour mettre le comble à ses bontés, ou pour compléter son triomphe, voulut m'emmener avec elle à la campagne............

Voilà quelques semaines de passées dans ce superbe château. Le ciel m'est témoin que j'y étais venue le cœur plein d'amour et de reconnaissance ; mais le sentiment pénible et douloureux de l'humiliation vint se mêler à mes plus

tendres sentimens, et leur imprimer une amertume insupportable. Vous seule, ô ma Gabrielle ! oui, vous seule peut-être sur la terre, pouvez vous former une idée de ce que je ressens. Adieu !..... plaignez-moi..... Je dois m'interdire toute question...., je ne dois plus tracer un nom trop cher.... Que dis-je ? que sont devenues mes promesses ?...·Adieu.... adieu.

Votre infortunée,

OLIVIA.

LETTRE XVI.

Mistriss C... à miss B...

16 juillet.

Comme je ne me suis jamais crue obligée en conscience de m'attrister sur les travers de mon prochain, je rirais aujourd'hui tout à mon aise de ceux d'Olivia, si je n'avais une crainte sérieuse que cette femme ne finisse par altérer le bonheur de Léonora. Cette bonne Léonora, poussée par les motifs les plus généreux, n'a d'autre soin que celui de la calmer, de la ramener à la raison, au bon sens, afin de la rétablir dans l'opinion publique et

de la rendre heureuse. Mais je suis convaincue que jamais lady Olivia n'aura le sens commun, et que par conséquent elle ne pourra jamais être heureuse. Vingt-fois par jour je voudrais qu'elle fût aux antipodes, car je tremble qu'elle ne compromette Léonora, et qu'elle ne l'entraine avec elle dans sa chûte.

Hier au soir, cette femme extravagante, qui malheureusement parle avec beaucoup de grâce et de facilité, se mit à déclamer en faveur du divorce. Léonora eut beau raisonner, supplier, rougir, lady Olivia ne sut point rougir pour elle-même ; et quoique nous fussions présens Mr. L... et moi, elle continua de pérorer avec une véhémence qui dénote quelque

intérêt puissant et personnel. Je suppose qu'elle veut divorcer, afin de pouvoir épouser son amant. Considérez les suites d'une pareille démarche pour Léonora. Léonora passer pour l'amie d'une femme qui veut braver l'infamie d'une action civile en divorce! Léonora prétend que je me trompe, qu'il ne faut pas s'étonner d'entendre Olivia parler sur ce sujet avec tant de chaleur, que c'est là sa manière. Qu'Olivia ne tienne donc pas les propos d'une insensée, si elle ne veut pas en tenir la conduite. Moi qui n'ai jamais sollicité ses confidences, elle me parle, avec la facilité la plus imprudente, de ses affaires d'amour; et cela, non par franchise, mais par indiscrétion, par impossibilité de s'en taire. Si

j'entame un sujet de conversation, quelque éloigné de l'amour qu'il puisse être, je ne sais comment elle fait, mais elle trouve toujours le secret d'y ramener l'entretien. Elle n'a d'idées que pour ce seul objet. Léonora, l'indulgente Léonora, attribue cette manie à l'influence momentanée d'une passion violente. Elle m'assure qu'Olivia finira par en triompher, et qu'alors toutes ses bonnes et grandes qualités, délivrées comme d'un enchantement, reprendront leur énergie naturelle : *naturelle !* comme s'il y avait quelque chose de naturel dans cette femme toute pétrie de fausseté. Je voudrais que Léonora pensât un peu plus à elle et s'occupât moins d'autrui. Quant à l'excessive sensibilité de lady

Olivia, je n'y ai pas la moindre confiance. Je doute qu'un amant ou une grande passion fussent plus à redouter pour elle que le besoin qu'elle s'en est fait, et l'idée qu'on ne peut s'en passer.

HÉLÈNE C...

LETTRE XVII.

Le général B... à Mr. L...

Paris, 18 juin, hôtel de Courlande.

MON CHER L...

En Angleterre, quand vous demandez à un homme de la campagne le chemin qui conduit à la ville voisine, il répond : « Maître, d'où venez-vous? » Et vous ne pouvez obtenir de lui aucun renseignement que vous n'ayez d'abord satisfait à cette question. Vous me demandez ce que je sais de lady Olivia. Quel est votre motif? Vous n'obtiendrez rien de moi que vous n'ayez répondu.

J'ajouterai , plaisanterie à part, que lady Olivia avait quitté Paris avant mon arrivée, et que par conséquent je ne puis vous donner sur le compte de cette dame mon opinion , seule chose que vous désiriez de moi, ce me semble. Si vous voulez vous contenter de bruits et de ouï-dires assez prononcés, et si vous ne demandez qu'un aperçu général de son caractère, il me sera facile de vous satisfaire. Il n'y a qu'une voix pour louer hautement ses talens, sa beauté, ses agrémens. Rien ne peut résister, m'a-t-on dit, à la séduction de ses manières et de sa conversation; *mais* ses opinions sont ce qu'il y a de plus *libéral*, pour me servir de l'expression à la mode; et en fait

d'*idées libérales*, la pratique ne le cède point chez elle à la théorie. Depuis qu'elle est séparée de son mari, on nomme publiquement son amant. Quelques-unes de ses amies d'Angleterre plaident beaucoup en faveur de ses amours platoniques : il en est à cet égard comme des priviléges du clergé qu'on réclame à tout hasard pour une première faute : mais les connaissances que lady Olivia a formées à Paris n'ont pas de ces scrupules, ni de ces vieux préjugés. Elles se gardent bien de lui faire le moindre reproche ; elles appellent cela un *arrangement*. Un français me disait l'autre jour d'un ton suffisant, en haussant les épaules : « Tout le monde sait que R*** est son amant ; d'ailleurs,

les biens de son mari, et qu'elle a acquis beaucoup d'influence sur quelques meneurs du jour. Dans ses manières et sa conversation règne un singulier mélange de frivolité et d'adresse, de coquetterie et de jargon sentimental. Elle a la politesse d'une comtesse française, avec un *tact exquis* du monde et des *convenances*, et de plus cette liberté d'opinion qui distingue le tems présent. Au milieu de ces contradictions, il est difficile de deviner quel peut être son véritable caractère. J'affirmerais volontiers, au premier coup-d'œil, que madame de P..... est une extravagante que la vanité et le caprice du moment font agir à leur gré; mais auprès de ceux qui sont plus à portée que moi de la juger,

elle passe pour une femme à grands moyens, extrêmement avide de pouvoir, et constamment attentive à ses intérêts, n'employant la coquetterie que comme un moyen de gouverner notre sexe, et la frivolité que pour masquer son ambition. Bref, madame de P..... est un échantillon parfait de ce que peut produire l'amalgame d'une *intrigante* avec une *petite-maîtresse*; amalgame que l'on rencontre souvent à Paris. Ici, les femmes mêlent la politique à la galanterie, les hommes mêlent la politique à l'épicurisme : lequel de ces deux mélanges vaut le mieux ?

J'ai des affaires très-importantes pour mon pays à traiter aujourd'hui ; en conséquence, je vais

dîner chez le moderne Apicius. Pardonnez, mon cher ami, si je ne puis répondre en cet instant à vos questions sur le divorce. Je dois être ponctuel. Quel pauvre négociateur que celui qui se rendrait trop tard au dîner d'un ministre ! Cinq minutes peuvent changer la face de l'Europe.

Votre, etc.

J. B.....

LETTRE XVIII.

Madame de P... à Olivia.

Paris —

Vous êtes incomparable, mon Olivia, et vos lettres sont vraiment divines ! Si vous saviez comme je suis *maussade*, comme je *végète* ! Je ne vis, en vérité, que les jours où je reçois de vos nouvelles. Jeudi dernier j'attendis vainement une de ces chères lettres ; aussi me dit-on franchement que jamais je n'avais été si peu aimable que ce jour-là..... Au reste, pardonnez-moi de ne pas vous répondre régulièrement.

Je me suis trouvée dans un cahos d'affaires et de plaisirs. Je ne sais lequel me semble le plus fatigant. Je suis pourtant forcée d'aller tous les jours chez les ministres pour rendre service à mes amis.

Un million de remercimens pour les portraits de vos anglaises : les esquisses des grands maîtres sont toujours précieuses, quels qu'en soient les sujets. Vous croyez bien que je préfère les portraits aux originaux. Votre Hélène et votre Léonora sont d'une perfection qui m'épouvante, et je vous plains de toute mon ame d'être ainsi claquemurée dans cet antique château. Je présume qu'il ressemble à un vieux château du Dauphiné où je passai une fois huit jours. La chute d'un pan de vieille ta-

pisserie derrière mon lit, et le bruit des chauve-souris qui étaient entrées dans ma chambre par les trous des fenêtres, pensèrent m'y faire mourir de frayeur. On dit que vos châteaux ne ressemblent pas tout-à-fait aux nôtres. Je ne comprends pas trop bien en quoi peut consister la différence.

Je vous envoie de quoi vous consoler au fond de votre donjon: un billet doux — un roman nouveau — et un patron de mes souliers. Un billet doux de R*** en dit assez par lui-même; j'ajouterai seulement quelques mots en faveur du roman nouveau. Zénobie, que je joins à cette lettre, est la rivale déclarée de Séraphine. Le public s'est partagé entre ces deux grands personnages. L'esprit de

parti s'en est emparé ; on a fait des applications, découvert des allusions ; l'esprit et le sentiment sont intervenus pour clorre les débats, et, comme de coutume, on a parlé, discuté, péroré jusqu'à ne plus s'entendre. Pendant une quinzaine, par-tout où l'on allait, les premiers mots qu'on entendait prononcer en entrant dans un salon, étaient les noms de Séraphine et de Zénobie. — Point de neutralité. Pour ou contre. — Mademoiselle Georges et mademoiselle Duchesnois n'étaient rien auprès de Séraphine et de Zénobie. Dites-moi, je vous en conjure, laquelle des deux vous préférez : mais je crains bien qu'avant l'arrivée de votre réponse personne n'en parle plus. A dire vrai, je

suis excédée de ces deux héroïnes. Pendant quinze grands jours, parler toujours de la même chose, c'est en vérité passer toutes les bornes!

J'ose me flatter que mes souliers seront de votre goût : ils sont de mon invention, et mon pied ne laisse pas que de les faire valoir. Je puis dire, comme vous savez, ce que du P*** dit de lui-même : « J'ai un pied dont la pe- « titesse échappe à la vîtesse de la « pensée. » Je crois que ma pauvre amie, madame Dumarais, en a pensé mourir de jalousie l'autre jour. Je les avais à son bal, qui, par parenthèse, était d'aussi mauvais goût qu'à l'ordinaire. Ses appartemens étaient décorés de la manière la plus ridicule. La plu-

part de ces *nouveaux riches* ne regardent pas à l'argent ; mais jamais ils n'auront de goût, ni le sentiment des convenances. De l'or, et toujours de l'or ; mais l'or ne suffit pas, ou plutôt l'or abonde trop.... Ils auront beau mettre à contribution les deux Indes, la Chine, l'Egypte, l'Arabie ; Paris même aura beau prodiguer pour eux ses merveilles ; au milieu de leur magnificence ; ils seront toujours déplacés ; jamais ils ne sauront se ruiner noblement... Il faudra qu'ils meurent comme ils sont nés, ridicules. Bon Dieu ! s'il fallait que je devinsse ridicule, j'aimerais mieux mourir. Mais aucun mortel, je crois, pas même le petit d'Heronville, ne se croit ridicule. Il n'y a point de miroirs

pour l'esprit, et quand même il y en aurait, je doute qu'ils servissent à rien. D'Héronville est tout comme vous l'avez laissé, et je m'en amuse ainsi que vous faisiez vous même. Il vous assomme toujours de son galimathias éternel de patriotisme, avec cet air suffisant et ce ton tranchant que vous lui connaissez. Jamais il ne soupçonne qu'il ne fait que répéter ce que d'autres lui font dire, et qu'on ne l'écoute que pour savoir ce que pensent *certaines gens*. Beaucoup de personnes disent devant des imbécilles ce qu'elles ne voudraient pas dire devant des gens sensés, sans faire réflexion que les imbécilles répètent comme des perroquets tout ce qu'ils entendent. Un homme du plus grand mérite prétendait

un jour devant moi, que les meilleurs espions sont ceux qui font ce métier sans le savoir, qui n'en retirent d'autre profit que celui de leur vanité, et que l'on emploie sans les accréditer.

Mais trève de politique ! Mon aimable Olivia, je le sais, la déteste autant que je hais la métaphysique dans toute autre bouche ou sous toute autre plume que les siennes. Disons-lui donc un mot de ses amis de Paris.

O..... déraisonne toujours fort agréablement, et danse toujours comme un ange. C'est dommage qu'il ne puisse pas danser continuellement, car alors il ne se ruinerait pas au jeu. Il me tourmente pour obtenir un régiment...... comme si j'avais quelque pouvoir,

ou comme si j'en voulais faire usage, quand je sais que mon intéressante amie, madame Q.... serait au désespoir s'il venait à la quitter.

Mon Cœur est aussi jolie que jamais ; mais elle est maintenant dans une grande affliction. Elle vient de perdre son petit chien Corisonde. Il est mort subitement, presque dans ses bras ! Elle doit lui ériger un mausolée dans son charmant jardin anglais. Cela l'occupera quelques jours, et puis « le tems consolateur.... » inimitable Voltaire !

Notre chère *Brillante* vient d'avoir un cadeau superbe de son amant le commissaire.... un collier et deux bracelets des plus belles perles ; mais elle ne pourra

le porter encore de quelque tems : son frère est mort la semaine dernière. Elle est inconsolable. Ce frère ne vivait pas trop bien avec elle : jamais il ne lui avait pardonné son divorce. Le pauvre homme se croyait déshonoré d'avoir une sœur divorcée. Quel préjugé, bon Dieu ! Mais il en avait bien d'autres ! Au surplus il est mort ; à quoi bon parler de lui ou de ses défauts ?

Notre ci-devant chanoine, qui avait épousé la petite Meudon, est aussi malheureux et aussi ridicule qu'il soit possible de l'être ; car il est jaloux de sa femme, et celle-ci est une franche coquette. Le cher homme a l'air de se repentir bien sincèrement de l'école qu'il a faite. Quelle rude pénitence

une coquette peut faire faire à son mari ! Bourdaloue et Massillon ne trouveraient plus rien à faire pour le salut d'un pareil homme.

Vous ai-je dit que madame de G..... en était à son second divorce ? Mais, pour cette fois, celui-ci n'est pas de son fait. Son beau mari a mangé toute la fortune qu'elle lui avait apportée, et demande actuellement le divorce pour *incompatibilité d'humeur*, afin de se marier à une autre dame, plus riche que madame de G..... et tout aussi folle. Ce système du divorce, tout commode qu'il est, n'est pas toujours fort avantageux aux femmes. Cependant, sous un point de vue, je m'étonne que les moralistes les plus sévères n'en prennent point

la défense, comme de l'unique ressource qui reste à une femme pour se faire aimer de son mari. Un homme divorce ; la loi ne lui permet pas de se remarier avec la même femme : il arrive assez souvent que cet obstacle l'en fait devenir amoureux. Je pourrais vous en citer plusieurs exemples édifians, outre celui de Fanchette, qui, bien que jolie femme et bonne actrice, n'aurait jamais fait courir tout Paris au Vaudeville, si elle n'avait été *divorcée*, et si l'on n'avait su que son mari, chargé du rôle d'amoureux dans une pièce nouvelle, se mourait d'envie de l'épouser une seconde fois. A propos, madame de Saint-Germain va mettre en action un de ses romans les plus sublimes. Elle me-

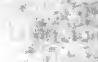
nace de s'empoisonner par amour pour un inconstant, pour un perfide.... mais elle n'en fera rien.

Madame *la Grande* a failli devenir la victime l'autre jour d'un accident terrible. Comme elle traversait le Pont-Neuf, ses chevaux se sont effrayés. Il y avait beaucoup d'embarras, causé par une foule de peuple considérable rassemblé pour voir retirer un homme de la rivière. Ce n'était pas l'amour, mais la faim qui l'avait fait se noyer. Combien pensez-vous que la Seine ait englouti d'hommes, de femmes et d'enfans l'année dernière ? Plus de deux cents ! Cela est vraiment horrible, et l'autorité devrait bien mettre un terme à cet abus. Cela me fait frissonner et réfléchir. Mais *après*

nous le déluge, comme disait la Pompadour.

Madame Folette *se coïffe en cheveux*, et madame Rocroix met des roses, tandis qu'au sû de tout le monde, ces dames sont assez âgées pour me servir de mères. Autrefois, passé trente ans, une femme ne pouvait plus porter de fleurs, et se faisait *bel-esprit* ou dévote à quarante : c'était avoir mauvais ton que de faire autrement. Aujourd'hui, chacune est libre de se faire aussi jeune et de se rendre aussi ridicule qu'il lui plaît. Les femmes ont certainement gagné au nouvel ordre de choses.

Notre pauvre amie *Vermeille* se meurt de la poitrine. Encore une victime de la mode. Voilà ce qu'on



gagne à courir les thés et à passer les nuits. C'était une intéressante créature, et cela me fait saigner le cœur. Elle ne passera pas l'automne.

Savez-vous une fâcheuse nouvelle ? C'est que nous n'aurons bientôt plus de bois à brûler. Que sont devenues toutes nos forêts ? On devrait bien s'en occuper. La Vénus de Médicis est enfin à Paris. On ne sait encore où on la placera ; mais elle est au Louvre, c'est un grand point pour elle. Vous vous plaigniez de ce qu'on avait adossé l'Apollon trop près du mur, et de ce qu'on pouvait à peine admirer ses superbes épaules : si j'ai quelque crédit, il n'en sera pas ainsi de la Vénus, et j'y mettrai bon ordre.

Adieu, mon adorable Olivia. Je voulais finir ma lettre hier, et j'étais rentrée chez moi le matin de bonne heure, dans l'intention de consacrer un instant à vous et à l'amitié. Devinez qui j'ai trouvée établie dans mon fauteuil, au milieu de mon cabinet? Notre vieille comtesse *ci-devant*. Il n'y avait pas à battre en retraite. Je fus obligée d'étouffer ma colère, et d'aller au-devant d'elle pour l'embrasser. Ce contre-tems me porta malheur le reste de la journée. L'impitoyable comtesse s'obstina à rester jusqu'après l'heure de ma toilette, ne cessant de me rebattre les malheurs de sa famille, comme si je m'en souciais beaucoup. Elle voudrait obtenir de l'emploi pour son fils; mais son

orgueil ne lui permet pas de s'abaisser aux démarches nécessaires, et la bonne dame voudrait m'en charger : non vraiment. Je l'aurais déjà consignée à ma porte, sans son *roué* de neveu, qui est vraiment un aimable jeune homme. Adieu, mon ange ; je vous embrasse tendrement.

GABRIELLE DE P.....

LETTRE XIX.

Olivia à madame de P...

25 juillet.

QUEL moment douloureux pour un cœur sensible, que celui où toutes les douces illusions de l'amour et de l'amitié s'évanouissent comme un songe ! Oh Gabrielle, que cet horrible réveil a souvent accablé votre malheureuse amie ! hélas ! quand mon imagination trompeuse cessera-t-elle de jeter son voile brillant sur tous les objets qui, pour la première fois, frappent mes regards !

Peut-être suis-je trop susceptible.... Convenez-en, Gabrielle, le billet de R*** *inclus* dans votre dernière lettre ne ressemble guère à ses lettres précédentes. Il n'y avait rien de passionné; je ne l'ai trouvé que raisonnable. Un homme capable de raisonner, cesse bientôt d'être amoureux. La manière dont il parle du divorce m'a choquée au-delà de toute expression. Est-ce à lui de parler de scrupules, quand je n'en connais plus? Je vous avoue que mon orgueil et ma tendresse sont cruellement blessés. Je ne serai pas tranquille que je n'aie reçu de vos nouvelles, mon aimable amie. Mon séjour ici me devient insupportable. Il y a quelques semaines encore, Léonora me paraissait un

ange; elle n'est plus pour moi qu'une femme très-ordinaire. Je comptais fermement retrouver en elle une seconde Gabrielle, un second moi-même; je m'empressai de lui ouvrir mon cœur : mais aujourd'hui mon cœur se referme, et peut-être pour ne se rouvrir jamais. La triste certitude où je suis de n'avoir que peu d'idées, de n'avoir aucuns sentimens en parfait rapport avec elle, paralyse ma langue toutes les fois que je veux lui parler, et glace mon cœur toutes les fois qu'il brûle de s'épancher.

Le croiriez-vous, ma Gabrielle? j'ai découvert que Léonora était extraordinairement personnelle. Tous les autres défauts ont droit à mon indulgence; mais l'égoïsme,

qui n'est susceptible d'aucuns égards, n'en mérite absolument aucuns. Divine sensibilité, préserve-moi de cet isolement affreux de l'ame ! plutôt mille fois souffrir tes peines ineffables, tes angoisses dévorantes ! L'égoïsme de Léonora se trahit par-tout et à chaque instant ; et cet égoïsme, hélas ! est de l'espèce la plus enracinée et la plus incurable. Tout ce qui, de près ou de loin, semble avoir quelque rapport avec elle, elle l'aime, et cela avec une opiniâtreté révoltante. Elle adore sa mère, son mari, son enfant, parce qu'ils tiennent à elle ; elle chérit même les enfans de sa sœur, parce qu'elle les considère, dit-elle, comme ses propres enfans. Tout ce qui fait, tout ce qui peut faire

partie d'elle-même, excite de sa part une partialité rebutante. Tout ce qui intéresse les siens, l'intéresse elle-même ; tout ce qui leur appartient, ou, en d'autres termes, tout ce qui est à elle, lui paraît excellent, incomparable, sacré. Hier au soir, je m'avisai par hasard dans la conversation de jeter quelque ridicule sur les antiques préjugés d'un vénérable personnage de sa famille, de la très-honorable et très-sempiternelle duchesse sa mère. Si vous aviez vu, Gabrielle, la figure que fit Léonora ! Elle devint rouge jusque dans le blanc des yeux ; ses regards étaient enflammés d'indignation, et toute sa personne prit un air de dignité, capable de pulvériser l'amant le

plus audacieux, ou plutôt de l'enchaîner pour la vie. Quelle folie de se formaliser à ce point pour si peu de chose ! mais l'égoïsme s'aveugle toujours sur ses propres intérêts. Léonora est si infatuée de cette vieille femme, qu'elle est presque, du côté de l'esprit, une vieille femme elle-même. Imaginez-vous qu'elle croit trouver dans les traits de sa fille quelque ressemblance avec ceux de la duchesse, et par suite avec les siens. Vous jugez comme son cher amour-propre en est enchanté. Dans cette idée, elle regarde sa fille avec des yeux si passionnés, elle lui parle d'un ton si doux et si tendre, que moi, qui devine ses motifs, je suis impatientée de cet excès de ridicule. Toute personne

impartiale trouvera que cet enfant n'a rien d'inconcevable, n'a rien que de fort ordinaire : elle ne peut donc l'aimer et l'aduler à ce point, que par un pur sentiment d'égoïsme. Quant à son époux..... Mais je réserve cet article pour une autre lettre. L'on m'appelle en ce moment pour aller me promener avec lui.

Adieu, mon aimable Gabrielle,

OLIVIA.

LETTRE XX.

Le général B... à Mr. L...

Paris, 180—

Je m'empresse, mon cher L..., de satisfaire votre impatience. Je vous envoie les réflexions de Cambacères sur le nouveau projet de loi du divorce. Permettez-moi de vous demander pourquoi vous semblez y prendre tant d'intérêt. Envieriez-vous à la France les bienfaits du divorce? Feriez-vous intérieurement des vœux pour que les époux, en Angleterre, eussent la faculté de se séparer, chacun, selon son bon plaisir, sous pré-

texte d'*incompatibilité d'humeur*? Avez-vous bien calculé l'effet admirable que cette faculté pourrait produire sur les mœurs du sexe faible et du sexe fort? La PATIENCE et la RÉSIGNATION, ces deux grandes vertus, ne seraient donc plus indispensables. Ainsi, chaque heureux couple pourrait prendre querelle sur le moindre prétexte, et rompre ses liens, après une épreuve de quelques mois... d'une année tout-au plus. Et les enfans? qu'en faire? comment les partager? C'est pour le coup que la sagesse de Salomon deviendrait nécessaire.

J'ai été ce matin au palais entendre juger un procès fameux. Il s'agissait d'une femme divorcée et de ses deux maris. Le mari *des-*

titué est un ci-devant noble ; le mari *en place*, un ci-devant grand-vicaire, aujourd'hui réformé. Les deux parties réclament les enfans du premier mariage, parce que ceux-ci sont mineurs, et possesseurs d'une fortune considérable. Le grand-vicaire a plaidé lui-même sa cause avec une assurance incroyable, sans se laisser déconcerter par les regards avides et curieux, par les murmures, et presque par les huées de la majeure partie du public présent à l'audience. A la fin, pourtant, cet excès d'impudence a semblé l'abandonner. Il s'est assis sur le banc placé derrière lui, et là il s'est aperçu que ses oreilles n'étaient pas, aussi bien que son front, à l'épreuve de la

honte. Après un second plaidoyer de l'avocat, ce procès, qui durait depuis quatre ans, a été jugé, et le premier mari a enfin obtenu la permission d'être le protecteur de ses propres enfans. Qu'étaient devenus ceux-ci dans l'intervalle des quatre années qu'avait duré ce procès ! Leur mère fut traitée à l'audience comme elle méritait de l'être; comme une misérable sans frein, sans pudeur, sans entrailles. Le père excita l'intérêt général, quoique sa partie adverse le représentât comme un lâche, qui, dans le cours de la révolution, avait cherché son salut dans la fuite, et comme un imbécille qui avait confié sa femme aux soins d'un grand-vicaire débauché. La loi permet le divorce; mais à Paris,

l'opinion le repousse. J'ai même remarqué, à quelques exceptions près pour des cas extraordinaires, qu'une *divorcée* n'était point admise dans la bonne compagnie.

Je vous envoie, pour satisfaire votre curiosité, tout ce qui a paru de nouveau sur cette loi du divorce. Vous penserez sans doute, ainsi que moi, que l'opinion de Cambacères est sans contredit la plus sage et la meilleure. Je présume pourtant que vous demandez ces papiers pour quelque extravagant de vos amis ; car pour vous-même vous ne sauriez en avoir besoin, possesseur, comme vous l'êtes, d'un trésor tel que lady Léonora L. . . Je ne trouve pas surprenant que des libertins fassent des vœux pour l'admission

du divorce ; ils y gagneraient de n'être plus poursuivis en dommages et intérêts : mais ce qui m'étonne, si toutefois un homme sensé doit s'étonner de quelque chose aujourd'hui, c'est l'assurance que vous me donnez, d'avoir entendu un philosophe femelle défendre ce système avec beaucoup de chaleur et d'éloquence. Eh ! que peuvent en attendre les femmes ? sinon du mépris. Le divorce, joint à la polygamie, deviendrait le moyen le plus infaillible pour détruire leur bonheur domestique, et pour les dépouiller de toute considération, de toute influence dans la société. Mais souvent, parmi ces jolies créatures, il se trouve des individus qui ont la fureur de parler

de tout à tort et à travers, et l'habitude de choisir le mauvais côté d'une question, pour faire briller leur éloquence avec plus d'avantage.

Votre, etc.

J. B...

LETTRE XXI.

Olivia à madame de P...

Du château de L..., 30 juillet—

De l'égoïsme à la jalousie il n'y a qu'un pas, ou plutôt il n'y a pas d'intervalle ; car telle jalousie n'est que l'égoïsme modifié d'une certaine façon. J'ai connu cette passion, je l'avoue ; mais que ses effets sur mon ame étaient différens de ceux qu'elle produit aujourd'hui sous mes yeux ! Tantôt la jalousie est le symptôme d'une sensibilité vive et parfaite ; tantôt elle est le signe d'une sécheresse, d'une dureté de cœur abominable. Chez certains individus de notre sexe, vous le savez,

Gabrielle, c'est une crainte délicate, une tendre sollicitude ; c'est la preuve d'une ardente passion. Chez d'autres, ce n'est qu'une odieuse tyrannie, résultat de prétentions exagérées, extension absurde et ridicule de certains droits, de prétendues prérogatives. Eh quoi ! une épouse prétendra sérieusement avoir des droits irrévocables, exclusifs à la tendresse, à la fidélité de son mari ! Certes, aucune éducation, aucune institution ne saurait produire un préjugé plus barbare. Des femmes, pour peu qu'elles se piquent de sentimens délicats ou d'idées libérales, peuvent-elles soutenir de pareils principes ! Pour moi, je ne puis les entendre sans étonnement. Je ne m'attendais à trouver

ces préjugés vulgaires que chez ces dames qui disent à chaque instant, du ton le plus bourgeois : *Mon mari, mon cher mari*, en appuyant avec emphase sur le pronom possessif; qui, dans les sermens prononcés à l'autel, ne s'attachent qu'à la lettre, et les regardent comme un contrat dont elles ont appris par cœur les articles et les clauses, et dont, la minute à la main, elles prétendent exiger la stricte et entière exécution suivant leur forme et teneur.

Sous un rapport, ma Gabrielle, la jalousie est incontestablement la preuve la plus forte d'un esprit sans délicatesse; et pourtant, si je ne me trompe, la délicate, l'angélique Léonora est dominée de cette passion toute terrestre. Hier

au soir, comme nous revenions de faire un tour de promenade dans le parc, Mr. L..... et moi, Léonora nous rencontra. Je crus m'apercevoir que cette rencontre l'avait déconcertée : le Ciel sait qu'il n'y avait pas le plus léger motif pour paraître embarrassée. Je ne pus m'empêcher d'éprouver quelque surprise en remarquant une telle faiblesse, je dirais presque une telle folie, chez une femme aussi sensée que Léonora, sur-tout quand elle sait que mon cœur a déjà formé une inclination. Dans les premiers instans de notre intimité, ma confiance pour elle fut sans bornes, comme elle l'est toujours pour ceux que j'aime. Quoique j'eusse connaissance des préjugés qu'elle tenait de son édu-

cation et de son pays ; bien que je dusse prévoir la manière dont elle allait envisager l'attachement dont je m'apprêtais à lui faire confidence, je n'hésitai point à lui avouer avec la plus grande franchise l'inclination funeste qui avait fixé ma destinée. Après un tel aveu, tout soupçon, toute jajousie de sa part n'est-elle pas étrange ? Quand nous serions enfermés Mr. L..... et moi pour la vie dans la même prison, quand nous serions jetés ensemble sur une île déserte, fussions-nous seuls dans l'univers, je ne songerais jamais à lui ; et Léonora ne sent pas cela ! Comme les passions obscurcissent et altèrent les meilleurs jugemens ! Mais peut-être que je suis injuste envers elle,

peut-être que son ame n'a rien éprouvé de ce que sa figure exprimait. Ce qu'il y a de certain toutefois, c'est qu'après nous avoir rejoints, elle est restée quelques instans sans dire un mot : pour quelle raison? C'est ce qu'elle sait mieux que moi sans doute..... Mr. L.... gardait le silence de son côté..... par suite de la gaucherie anglaise, je suppose.... Pour moi j'étais muette de surprise. A la fin j'eus pitié de Léonora, et je rompis le silence. J'eus recours aux beautés de la nature.

Quelle magnifique soirée ! m'écriai-je. Les oiseaux viennent de se coucher, et nous avons entendu leurs derniers ramages. Nous venons de respirer la fraîcheur du soir et les parfums qui embaument

les airs. Léonora dit quelques mots pour établir la supériorité des parfums de la nature sur ceux que l'art produit. Elle observa que les fleurs exhalaient une odeur plus agréable en plein air que dans les appartemens. Tout en parlant, elle regardait son mari, comme pour lui demander son avis et son approbation, chose qu'elle ne manque jamais de faire. Celui-ci répondit, sans trop savoir ce qu'il disait, par un ou deux monosyllabes. J'étais seule à mon aise.

Peut-on rien voir de plus beau, repris-je en me retournant, que le feuillage doux et velouté de ces bois, que les teintes riches et variées de leur verdure? Comme une belle soirée jette l'ame dans une mélancolie délicieuse! Quelles ré-

flexions !.... quels souvenirs elle fait naître !... Oh ! Léonora, voyez comme cette montagne est éclairée ; et comme ce lac au-dessous est plongé dans l'épaisseur des ombres ! Voilà bien les scènes que j'ai admirées en Suisse. Voilà bien celles qui m'ont enchantée.

Léonora prit mon bras. Elle gardait le silence, comme si cette allusion aux montagnes de la Suisse n'avait pu lui fournir aucune réponse. Je laissai échapper un soupir.... Elle me serra la main affectueusement.... J'essuyai une larme qui roulait dans mes yeux. Mr. L... me considéra d'un air surpris.... Alors je m'écriai :

« Monts où j'ai tant rêvé, pour qui, dans ma
« faiblesse,
« Des plus rians vallons j'oubliais la mollesse,

« Ne pourrai-je encor voir vos rocs majes-
« tueux,
« Entendre de vos flots le cours tumultueux ?
« Oh ! qui m'enfoncera sous vos portiques
« sombres,
« Dans vos sentiers noircis d'impénétrables
« ombres ?
« Dans les champs, dans les bois, sur les
« monts d'alentour,
« Quand tout rit de bonheur, d'espérance et
« d'amour,
« O vous, muets témoins de ma première
« ivresse,
« Beaux lieux ! qu'est devenu l'objet de ma
« tendresse ? »

Je revins à moi-même, et m'arrêtai brusquement, frappée du ridicule qu'il y avait à réciter ainsi tout haut des vers, et à me livrer à des sentimens avec lesquels personne ne sympathisait peut-être. Je retombai, tout en marchant, dans une profonde rêverie, à laquelle je n'eus pas long-tems le loisir de me livrer.

Ces vers sont charmans, dit Léonora ; ils sont de mon poëte favori.

Mr. L.... me demanda si je ne pouvais pas me rappeler d'autres morceaux. Je prétextai la mémoire la plus ingrate.... Je ne pouvais réciter de suite aucun poëme.... je n'en retenais que les passages où respiraient le génie et la sensibilité... ceux qui m'avaient le plus frappée..... et il y en a si peu !

Mais il y en a tant dans ce poëte ! reprit Léonora. Elle n'insistait, j'en suis sûre, que pour plaire à son mari, et ne parlait ainsi contre ses véritables sentimens, que pour mieux les cacher. Mr. L.... redoubla ses instances d'un air plus pressant que de coutume. Je fus obligée de sortir de

ma rêverie et de m'arracher à des réflexions qui déjà m'avaient entraînée bien loin. Je répétai du poëme tout ce dont je pus me souvenir. Mr. L.... me prodigua mille complimens sur la douceur de ma voix, sur le goût avec lequel je déclamais les vers. Ce qu'il avait remarqué sur-tout avec plaisir, c'est que mon organe et ma prononciation donnaient à la poésie anglaise une expression italienne qui avait pour lui un charme particulier. Elle lui rappelait une dame qu'il avait connue beaucoup à Florence. J'apprenais ainsi pour la première fois qu'il avait voyagé. Cette circonstance allait ranimer la conversation, lorsque je sentis Léonora quitter mon bras tout-à-coup. Je crus m'apercevoir qu'elle

rougissait. Ce n'était peut-être qu'une idée de ma part, ou l'effet du mouvement qu'elle avait fait en se baissant pour cueillir une fleur. Nous étions alors en face du château. Le soleil-couchant donnait sur une des tourelles qui couronnent les fenêtres gothiques du bâtiment, et produisait un effet pittoresque. Je m'arrêtai pour l'admirer, et l'indiquai du doigt à Mr. L.... Mon gant était descendu par hasard sur mon poignet..... Malheureusement Léonora s'aperçut que son mari avait les yeux fixés sur mon bras, au lieu de regarder la tourelle que je lui montrais. C'était une misère à laquelle je n'aurais pas pris garde, si Léonora ne m'avait forcée d'y faire attention. Je la vis sur-le-champ

pâlir... pâlir... J'eus, par bonheur, la présence d'esprit de ne pas remonter mon gant.

Il faut que je redouble d'attention. Décidément, il faut que je sache si cet ange de perfection est, ou n'est pas accessible à cette passion cruelle qu'on nomme jalousie. J'avoue que ma curiosité est vivement piquée.

Adieu ma tout aimable
Gabrielle,

OLIVIA.

LETTRE XXII.

Mistriss C.... à miss B....

5 août.

« Amour ! Amour ! quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence ! »

Lady Olivia suppose peut-être que je suis devenue tout-à-fait aveugle, car elle ne se gêne plus. Mais j'y vois plus clair qu'elle ne le voudrait sans doute, puisque j'aperçois le but définitif de toutes ses manœuvres. Je vois même plus loin que vous ne pouvez le faire, lady Olivia ; car je prévois que vous en serez complètement la dupe, et que vous vous couvrirez

de ridicule et de honte. Vos procédés feront enfin ouvrir les yeux à Léonora ; elle verra que j'avais raison de ne pouvoir souffrir et de tourner en dérision votre sensibilité parfaite. Elle est vraiment *touchante*, votre sensibilité.

Ma chère Marguerite, les affaires commencent à prendre un nouvel aspect. Nous sommes cependant toujours sous l'influence de Vénus ; car vous savez que

« La femme qui se prend au piège qu'on lui dresse,
Accuse son étoile autant que sa faiblesse. »

Il faut bien en revenir à l'astrologie judiciaire, et finir par y croire, puisqu'une héroïne n'a que cette ressource pour excuser ses inconséquences, et puisque

ce système est le plus favorable à ses vues. Notre étoile, en effet, peut aussi bien supporter le blâme de cent passions irrésistibles, que d'une seule; et vous conviendrez qu'un mélange d'astrologie judiciaire et de métaphysique, appliqué bien à propos, est un remède souverain pour les cœurs tendres. Mais je ne vous ai pas encore dit ce qui donne lieu à cette digression.

Au milieu de sa belle passion pour un amant trop éloigné, Olivia cherche à se distraire en tâchant de captiver par toute sorte d'agaceries un autre amant plus rapproché d'elle. Et ce nouvel amant, quel est-il? Devinez,..c'est le mari de cette amie si chère pour laquelle, il n'y a qu'un mois, en-

core, elle jurait en présence de témoins qu'elle sacrifierait un million de vies. Mais tout cela est juste, conséquent, et selon les règles. Ne faut-il pas réunir tous les motifs, tous les obstacles, toutes les barrières, contre une inclination, afin d'avoir plus de résistance à vaincre, plus de combats à soutenir, et de se rendre par cela même plus intéressante.

Je suis bien folle de parler d'attachement, de combats, quand il s'agit d'une femme qui n'a pas d'ame. Cette pauvre Léonora qui lui était si attachée ! elle qui aime tant son époux ! Olivia mériterait.... Mais à quoi bon tant de courroux et d'indignation ? il suffit du mépris. Il me reste encore assez de sang-froid pour la mépriser et

pour jouir d'avance du plaisir que m'apprête le *dénouement* de ce joli roman. Mr. L... déteste la coquetterie, aime Léonora, et ne hait pas le persifflage. Il s'amuse des avances d'Olivia, avec la gravité la plus risible. Il continuera de feindre jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'occasion de développer aux yeux de Léonora le caractère d'une femme qu'il ne peut voir liée avec elle sans déplaisir. Il défend Olivia contre moi dans toute occasion ; mais je ne prends pas le change, et je vois fort bien tout son jeu.

Votre, etc.

HÉLÈNE C.....

LETTRE XXIII.

Olivia à madame de P...

10 août.

QUAND nos passions sommeillent, nous pensons volontiers qu'elles n'existent plus. Je croyais la curiosité tout-à-fait éteinte en moi, parce que des sentimens plus forts et plus tendres absorbaient l'activité de mon ame : mais aujourd'hui que l'absence et l'éloignement ont un peu diminué de leur vivacité, les passions vulgaires et subordonnées se réveillent et veulent reprendre leur empire. Ma curiosité, au sujet de la jalousie de Léonora, est si fortement

excitée, que je n'aurai de repos qu'après être venue à bout de la satisfaire. Ne me blâmez pas, ma chère Gabrielle, car vous agiriez immanquablement comme moi, si vous étiez à ma place, à cette différence près que vous auriez plus d'adresse; de cette adresse particulière, inimitable, qui n'appartient qu'à vous, et que je vous envie par-dessus toutes vos autres qualités. Mais l'adresse est une plante délicate qui ne vient qu'en France, et quoique de tems en tems on puisse la transplanter avec succès, je doute qu'on parvienne jamais à l'acclimater sous notre ciel rigoureux. Les essais que j'ai déjà tentés ne laissent pas d'être encourageans : vous allez en juger. Mon but était de m'assurer si Léonora

était ou n'était pas accessible à la jalousie : je traçai mon plan en conséquence, et commençai l'attaque avec assez de résolution et de fermeté. Le hasard, à défaut d'expérience, m'avait découvert un endroit faible, je résolus de profiter de la découverte, et dressai mes batteries de ce côté.

Vous vous souvenez, ou du moins je vous rappelle, qu'un soir Léonora quitta brusquement mon bras, et s'arrêta pour cueillir une fleur, au moment où son mari vint à parler de Florence et de la ressemblance de ma voix avec celle d'une sirène italienne. Le lendemain, je m'avisai de jouer un de mes plus jolis airs italiens, et de chanter en m'accompagnant. Le salon de compagnie commu-

nique à la salle de musique. Léonora et Mr. L..... y étaient en cet instant occupés à recevoir quelques visites. Au son de ces magiques accens, tout se tut comme je m'y attendais.... Mais ce à quoi je ne m'attendais pas, Léonora fut la première à faire entrer dans la salle de musique. Etait-ce affectation de sa part? Ces caractères si simples sont quelquefois bien indéchiffrables. Je n'aurais plus douté qu'il y avait eu de l'affectation, si Léonora m'avait prodigué force complimens; au contraire, elle semblait n'être venue que pour son plaisir, pour avoir celui de m'entendre, et elle laissa Mr. L.... s'épuiser en éloges. Je m'apprêtais à recommencer un air que celui-ci avait trouvé délicieux, lorsque les

deux enfans vinrent en courant vers Léonora, et la prièrent de venir avec eux pour lui montrer quelque nouvel enfantillage. Léonora les suivit et me laissa seule avec son époux. Voilà qui ne ressemblait guères à de la jalousie. Je fus plus déroutée que jamais, et je résolus de faire une seconde tentative, plus décisive encore que la première. La curiosité, vous le savez, s'enflamme par l'incertitude. Il est donc nécessaire, pour me guérir de la mienne, de faire cesser tous mes doutes.

Adieu pour aujourd'hui,

OLIVIA.

LETTRE XXIV.

Mistriss C.... à miss B....

17 août.

Chère Marguerite, un de mes oncles, qui m'avait toujours semblé, du plus loin qu'il me souvienne de lui, partisan très-prononcé du célibat, vient de m'écrire pour m'annoncer son mariage et m'inviter à l'embellir de ma présence. Je ne puis m'y refuser, car ce cher oncle eut toujours beaucoup de bontés pour moi, et il ne faut pas rebuter les gens parce qu'ils sont de vieux garçons. Je n'ai pas besoin de vous dire que je quitte à regret

Léonora ; vous savez qu'en général j'ai pour principe de ne pas m'appesantir sur ce qui peut m'attrister.

Lady Olivia me voit partir de bon cœur, j'en suis sûre ; car mon humeur gaie, simple et franche devait terriblement la gêner. Il faut que je renonce au plaisir que je m'apprêtais à goûter. Je n'assisterai pas au dénouement de mon intéressante comédie ; je l'avais intitulée : *La Coquette sentimentale*, ou *l'Héroïne démasquée*.

Un ou deux mots que j'ai hasardés ce matin à ce sujet, ont mis Léonora presque en colère contre moi. Elle me lança un regard si sévère que je fus effrayée moi-même de ma témérité, et n'osai

m'expliquer davantage. Je suis son amie intime, et néanmoins il y a certains objets sur lesquels elle ne voudrait me faire aucune confidence. Il me semble que depuis quelques jours elle n'est pas aussi gaie qu'à l'ordinaire; et quoique elle traite toujours Olivia avec la même douceur, quoique je ne remarque pas en elle, malgré la plus soigneuse attention, le plus léger symptôme de jalousie, je soupçonne qu'elle voit fort bien ce qui se passe, et qu'elle souffre en secret. Si elle voulait me laisser parler, je la mettrais bien à l'aise, en lui prouvant que Mr. L..... ne fait que jouer un rôle appris d'avance. Si l'attachement qu'elle porte à son mari ne la rendait pas aveugle, elle aurait autant de pénétration

que moi, c'est-à-dire, si vous le permettez, chère Marguerite, qu'elle en aurait infiniment.

Votre etc.

HÉLÈNE C.

LETTRE XXV.

Olivia à madame de P...

22 août.

Félicitez-moi, chère Gabrielle, d'être enfin débarrassée de l'insipide gaîté de cette amie intime de Léonora, de cette Hélène dont je vous avais tracé d'abord un portrait si flatteur. Son départ me délivre de sensations bien pénibles. Un faux accord ne produit pas sur une oreille bien organisée d'effet plus insupportable, que le défaut d'harmonie entre les caractères n'en produit sur une ame sensible. Il y avait entre Hélène et moi une

dissonance d'idées et de sentimens qui me causaient un mal-aise inexprimable. Il y a plus ; je commençais à croire qu'elle avait entrepris d'épier mes actions. Mais en cela il y a de l'injustice de ma part, car elle était trop concentrée dans ses petites idées, pour craindre qu'elle fût en état de me nuire par son espionnage.

Depuis son départ on s'est assez diverti. Il y avait hier un grand dîner au château ; on avait invité quelques familles des environs. Je m'attendais à voir des campagnards venus de douze milles à la ronde pour étaler leur toilette d'un siècle de date, mangeant beaucoup, ne disant mot, sortant de table deux heures après le dessert, s'empres-

sant alors de regarder à leurs montres, de faire avancer leurs superbes carrosses, et de s'en retourner au clair de lune. Quelle fut ma surprise de trouver des convives d'une très bonne tournure et du meilleur ton ; des femmes soutenant fort bien la conversation, et des hommes galans au point de ne pas sembler trop impatiens de se débarrasser d'elles, même après dîner! Deux ou trois personnes de la compagnie avaient voyagé, cela me procura l'agréable occasion de parler de l'Italie, de la Suisse, de la France. Mr. L..., comme je l'avais prévu, prit part à la conversation. J'appris par ce moyen qu'il était arrivé à Florence à l'époque où j'en partais. J'aurais pu me trouver avec lui à une assemblée chez notre ambas-

sadeur, mais une migraine m'empêcha de m'y rendre. Ces petits incidens, vous le savez, ma Gabrielle, ne laissent pas de rapprocher les personnes, et de les mettre plus à leur aise. Je me souviens d'avoir entendu parler, à Florence, de Mr. L..... comme d'un admirateur passionné de notre sexe ; il n'était pas encore marié à cette époque. J'étais loin de penser qu'il fût le même individu. Sous un extérieur glacial, ces anglais cachent souvent une chaleur et un enthousiasme surprenant.... Ce sont des volcans cachés sous la neige... La curiosité, l'insatiable curiosité, m'a fait surmonter la fatigue d'écarter les monceaux de neige, et j'ai reconnu enfin, à n'en pouvoir douter, les traces d'un vaste embrase-

ment, d'un foyer inextinguible. Le caractère de L... est tout différent de ce que je m'imaginais. C'est *une excellente étude* à faire. Nous eûmes ensemble une conversation très-longue et très-intéressante sur les mœurs des différens peuples, et particulièrement sur celles des femmes de toutes les nations. Il finit par me citer ces paroles d'un auteur aimable que vous connaissez parfaitement.

« Si j'avais à choisir, je prendrais
« une française pour mon amie,
« une anglaise pour mon épouse,
« une polonaise pour ma maî-
« tresse. »

Il semblerait, d'après cela, que je me serais trompée sur le compte de la dame italienne ; ou bien, Mr. L... a peut être un grand fonds

de tendresse pour les beautés de toutes nations...... Nouveau sujet de curiosité.

Le soir, avant que la compagnie se fût séparée, nous étions sur le perron du salon, à considérer un effet de lune magnifique, et je lui faisais remarquer les arches d'un pont qui se dessinaient dans l'ombre d'une manière pittoresque. Du clair de lune, nous en vînmes à la lueur d'une lampe, ce qui amena différentes digressions sur l'art et la nature. Quelqu'un de la compagnie, nouvellement arrivé de Paris, me cita l'effet que produisait le reflet des réverbères dans la Seine, et le compara à une colonne de feu. Après qu'il eut parlé, je me tournai vers Mr. L...., et lui demandai s'il se rappelait les

détails que donne le voyageur Coxe sur la superbe fête champêtre de la princesse polonaise Czartoriski. Dans cette fête, il y avait un pont d'une seule arche, tout en illumination; la réverbération de ce pont dans l'eau produisait un effet magique, et lui donnait l'apparence d'un cercle de feu suspendu dans les airs. Mr. L... parut enchanté de ma description, et s'empressa de dire qu'il ferait illuminer le pont de son parc, afin de nous procurer le plaisir d'admirer cet effet. Ce *nous* gâtait un peu la galanterie; mais c'est un anglais. Je répondis négligemment que cela produirait sans doute un effet agréable. J'allais ensuite parler d'autre chose à la dame qui se trouvait à côté de moi; mais un anglais

ne saurait changer si promptement de conversation. Mr. L... continua de me faire différentes questions sur cette fête polonaise. Je m'excusai ; car si l'on épuise la curiosité, l'on cesse d'être sublime : d'ailleurs, il y a tant de pédanterie à rapporter minutieusement les détails qui traînent dans un livre. Je lui dis que je les avais oubliés.

Mes compatriotes sont d'une persévérance étonnante, quand ils s'y mettent. Ce matin, quand je descendis pour déjeûner, je trouvai Mr. L...un volume des voyages de Coxe à la main, lisant tout haut à Léonora la description de l'illumination des jardins, celle d'une tente turque du travail le plus curieux, et d'un kiosque soutenu par des colonnes ornées de

guirlandes de fleurs. L'anniversaire de la naissance de Léonora arrive dans un mois, et son mari, pour prévenir tous les petits désagrémens, lui proposa de fixer à ce jour la fête qu'il avait dessein de donner. Elle sembla vouloir l'en dissuader. A quoi attribuer cette espèce d'indifférence; à la jalousie? Je serais tentée de le faire. Deux raisons pourtant s'y opposent et me jettent dans l'incertitude : d'abord, Léonora n'était pas à portée d'entendre notre entretien sur le clair de lune; elle ne savait pas que j'eusse parlé de la fête polonaise, ou que son mari eût proposé pour moi l'illumination. Ensuite, je me souviens que l'autre jour, pendant que je lisais le roman nouveau que vous m'avez

envoyé, elle exprima beaucoup d'aversion pour les fêtes sentimentales que les amans donnent à leurs maîtresses. Je donnerais plus que je n'ose dire, ma Gabrielle, pour être en état de décider si elle est jalouse de moi.... Mais où donc en suis-je?...Mr. L... qui tenait à sa *fête champêtre*, insista. L'extravagant! il aurait, je crois, employé les complimens, les caresses même, si je n'avais pas été là.

« Ma chère Léonora, dit Mr. L..., je trouve que c'est pousser trop loin votre répugnance sur cet article. Je sais qu'on aime beaucoup ces fêtes en France, et qu'on ne s'en soucie guères en Angleterre ; mais n'y a-t-il pas aussi un peu de prévention na-

tionale ? Je déteste toute ostentation, toute affectation de sentiment, autant que vous pouvez le faire ; mais quand le sentiment est réel et sincère, qu'importe la manière de le prouver ? le témoignage en est toujours flatteur. Permettez-nous, je vous en conjure, de vous donner cette petite fête pour le jour de votre naissance. C'est une satisfaction dont je vous saurai gré, et je pense véritablement qu'il est bon de joindre toujours à l'idée de nos plaisirs celle des objets de notre affection. »

Léonora lui sourit avec beaucoup de grâce, et lui répondit que, de sa part, toute marque d'amitié lui serait toujours infiniment précieuse. En un mot, elle voulut bien consentir à la fête,

quand il fut clair qu'elle en serait l'objet. N'est-ce pas là une preuve positive de jalousie ? Cependant, ma curiosité n'est pas encore complètement satisfaite. Je veux continuer mes essais ; oui, je le veux, pour l'intérêt même de Léonora. Quand une fois je serai certaine de la vérité, je saurai quelle conduite tenir ; et vous, qui connaissez mon cœur, vous me rendez assez de justice pour croire qu'aussitôt la conviction acquise, je ménagerai soigneusement la faiblesse de mon amie. Jusque-là, je suis continuellement en danger de compromettre son repos par mille étourderies, mille inadvertances. Vous souriez, Gabrielle ; ah ! méchante, et trop aimable Gabrielle ! même au milieu de

vos malices vous êtes charmante. Adieu. Faites des vœux pour que ma curiosité soit bientôt satisfaite !

OLIVIA.

LETTRE XXVI.

Léonora à sa mère.

29 août.

MA RESPECTABLE MÈRE,

Vous prétendez vous être aperçue que mes dernières lettres étaient écrites d'un style plus gêné, plus sérieux qu'à l'ordinaire, et vous me conjurez de ne vous rien cacher sur ce qui peut intéresser mon bonheur. J'ai trouvé toujours en vous l'amie la plus tendre et la plus indulgente; mon esprit et mon cœur, quelque déraisonnables, quelque faibles qu'ils soient, ne forment aucune pensée, n'é-

prouvent aucun sentiment que je voulusse vous dissimuler. Personne au monde ne prend plus d'intérêt à mon bonheur, personne ne saurait en prendre autant que vous ; et dans toutes les situations difficiles de ma vie, j'eus toujours la douce habitude d'avoir recours à votre sagesse et à votre expérience. Votre esprit ferme et droit, votre affection éclairée savent me soutenir, me diriger, m'indiquer ce que je dois faire, et m'inspirer assez de courage et de constance pour me rendre digne de votre estime et de la mienne. A nulle époque de ma vie ; pas même à celle où mon cœur ressentit confusément les premières atteintes d'une passion toute nouvelle pour lui, à nulle époque, dis-je, je

n'éprouvai aussi vivement qu'aujourd'hui, le besoin ou le désir d'épancher mon ame dans le sein d'une amie: et pourtant, je doute encore si je dois vous demander vos conseils, si je dois enfin, pour me soulager d'un fardeau trop pesant, confier à ma mère ce qui se passe en moi. Je me suis refusé la douceur d'en donner la plus légère connaissance à ma chère Hélène, quoiqu'elle m'ait souvent sondée sur ce sujet, et qu'elle ait paru chagrine de ma réserve. J'ai cru qu'il était plus sage de repousser ses soins compatissans. Son amitié me promettait les plus douces consolations; mais je ne pouvais espérer aucun fruit de ses conseils, parce qu'elle ne connaît pas le caractère de mon époux.

J'ai même observé qu'elle en a pris une idée si fausse, qu'elle ne saurait voir les choses sous leur véritable point de vue. J'ai craint d'attirer le blâme sur la tête de ceux dont je voudrais l'éloigner ; j'ai peur d'exciter d'injustes soupçons ; je tremble enfin qu'en vous disant tout, vous ne pensiez que je veux en laisser deviner plus que je n'en dis en effet.

Je ne me porte pas très-bien depuis quelques jours, et probablement mon esprit est plus facile à s'alarmer qu'il ne le serait, si ma santé était moins chancelante. Tout ce que je crains peut n'exister que dans mon imagination troublée. N'allez donc pas supposer aux autres des torts dont, moi seule peut-être, je suis cou-

pable. Depuis quelque tems, je suis bien mécontente de moi, et j'ai bien raison de l'être ; ce n'est pas une fausse humilité qui me fait parler ainsi, je méprise une pareille affectation ; mais je vous parle du fond de mon cœur, et je désire sincèrement que vous m'aidiez à me guérir d'une faiblesse qui, pour peu qu'elle fasse des progrès, doit causer infailliblement mon malheur, et détruire la félicité de l'être que je chéris le plus au monde. Vous savez que je ne suis pas d'un caractère jaloux ; mais je ne puis me dissimuler que depuis quelque tems j'ai ressenti de fortes dispositions à la jalousie. J'ai été gâtée par les attentions excessives dont mon époux m'a comblée la première année de notre mariage.

Vous m'aviez avertie de ne pas m'attendre à trouver toujours en lui les soins assidus d'un amant. Je crus m'être bien pénétrée de votre avis ; je m'efforçai du moins de ne pas le croire inutile. J'étais, ou plutôt je me croyais préparée à ce changement : cependant aujourd'hui que l'heure, l'heure fatale en est venue, je n'ai plus la fermeté nécessaire pour le soutenir. Si je n'avais jamais possédé son amour, peut-être me contenterais-je de son amitié. Si je pouvais n'éprouver qu'un sentiment aussi faible pour lui, peut-être serais-je encore heureuse. Je sais que j'ai la première place dans son estime ; je crois....., et je serais bien à plaindre si je ne le croyais pas... que j'ai la première place

dans son affection. Mais cette affection est certainement différente de ce qu'elle était autrefois. Je voudrais pouvoir oublier cette différence. Que dis-je? quelque pénible que soit la comparaison, le souvenir de ces instans de bonheur écoulés pour jamais peut-être, est encore délicieux. Et pourtant, ô ma mère, s'il faut qu'ils soient perdus sans retour, il vaudrait mieux oublier qu'ils ont jamais existé. Il serait bien plus sage d'écarter avec soin cette image du passé, qui ne tendrait qu'à me rendre mécontente du présent et de l'avenir. L'AVENIR! que ce mot retentit douloureusement sur mon ame! quelle immense perspective de douleur il présente à mon esprit! que ma

carrière est peu avancée, qu'il m'en reste encore à parcourir, et de combien peu de bonheur je la vois parsemée ! Les motifs qui agissaient le plus puissamment sur moi, n'ont maintenant qu'une faible prise sur mon esprit. Le sentiment du devoir, il est vrai, me soutient, et réveille encore en moi quelque énergie : j'espère n'apporter aucune négligence à l'éducation des deux enfans que ma pauvre sœur a recommandés à mes soins. Quand mon ame était tranquille, ces innocentes créatures étaient pour moi la source des plus pures jouissances ; mais je sens aujourd'hui que leur gaîté, que leurs joies enfantines m'importunent plutôt qu'elles ne m'intéressent.

Je tremble de devenir trop exigeante, et je suis certaine d'être tombée dans une indolence honteuse. Je continue de me livrer, par habitude et non par choix, à des occupations qui remplissent mes journées sans appliquer mon esprit. Je m'étais accoutumée à penser que dans la plupart de mes actions j'étais guidée par le sentiment de mes devoirs, par celui d'une bienveillance générale; mais cette bienveillance, je le vois aujourd'hui, ne provenait que d'un desir particulier de plaire à l'objet de ma tendresse et de m'en faire chérir davantage. Privée de cet espoir, j'éprouve un découragement que les égards dûs à l'amitié peuvent à peine me faire vaincre. Hélène vient de me quitter pour

une affaire imprévue; mais je crois vous avoir dit que monsieur et madame F***, dont je trouve la société si agréable, que lady M*** et ses aimables filles, et votre spirituelle amie *** sont avec nous. Je rougis d'être si stupide au milieu d'une pareille compagnie. Je ne me sens pas en état de contribuer à son amusement, et je me trouve toute surprise de la gaîté, de la vivacité des personnes qui m'entourent. Il me semble voir danser sans entendre de musique. Quelquefois je crains qu'on n'observe mon silence, alors je hasarde quelques lieux communs biens froids et bien usés, et je m'arrête brusquement, dans la crainte de me trouver en contradiction avec ce que je voulais

dire. Que doit penser Mr. L.... de ma stupidité? mais je crois qu'il ne s'en aperçoit pas; il est si fort distrait..... si fort occupé d'autre chose!... C'est un bonheur pour moi qu'il ne voie pas tout ce qui se passe dans mon esprit; car il pourrait me mépriser s'il me savait si malheureuse. Je ne voulais pas me servir d'une expression aussi forte; mais puisqu'elle m'est échappée, je me garderai bien de l'effacer, dans la crainte que vous ne vous figuriez le mal plus grand qu'il n'est en effet. Cependant, je ne pousse pas encore la faiblesse au point d'être sérieusement malheureuse, quand je n'ai réellement pas raison de l'être. La vérité est..... ce mot vous dit assez que j'ai voulu jusqu'à présent vous la

taire ; la vérité, dis-je.... oh! combien je rougis de ce que je vais vous révéler ! La vérité enfin est que j'ai si bien pris l'habitude de régner seule et sans partage sur le cœur de mon mari, que je ne puis supporter l'idée de voir un autre objet me le ravir. Que dis-je? un autre objet ! ah ! je le souffrirais encore ! mais une autre personne... une autre femme enfin !... Oui, ma mère, il en est une ici qui me surpasse tellement en esprit, en talens, qu'il n'est pas extraordinaire qu'elle absorbe toute son attention. Je ne suis point envieuse, j'en suis sûre, car autrefois j'admirais, la première, les agrémens de lady Olivia. Personne n'était plus touchée que moi de ses grâces séduisantes, du charme

irrésistible de son langage et de ses manières..... Mais quand elle me dérobe le cœur d'un époux adoré, quand elle m'enlève tout le bonheur de ma vie... comment pourrais-je encore l'admirer? Tout ce que je puis faire, c'est de ne point m'abaisser jusqu'à de honteux soupçons. Oui, je puis encore être juste envers ma rivale. Je veux croire, et je vous supplie de croire ainsi que moi, qu'aucune idée de rivalité n'entre dans son esprit; qu'elle est parfaitement innocente; que jamais elle n'eut le projet de me nuire, et qu'elle ignore absolument l'impression qu'elle a produite. Moi, qui connais trop bien ce qu'expriment chaque trait de la physionomie de Mr. L..., chaque in-

flexion de sa voix, chaque mot de sa bouche, je ne vois que trop clairement ce qu'elle ne peut distinguer. Je m'étais imaginé, il est vrai, qu'une femme devait reconnaître promptement l'impression qu'elle produisait sur mon époux, tant ses manières prennent une expression touchante et flatteuse auprès de celle qui excite en lui quelque distinction ou quelque préférence. Mais peut-être suis-je la seule qui m'aperçoive de tout cela. Une femme qui ne l'aime pas peut voir les choses bien différemment. Olivia ne court peut-être aucun danger, parce que, heureusement pour moi, son cœur est prévenu pour un autre. Toute femme, j'en juge par moi-même, lorsque son ame est éprise

d'un objet; ne voit, n'entend, n'aime que cet objet. Cette réflexion devrait me rassurer, car je crois qu'on ne peut inspirer une passion durable à moins de la partager.

On vient de me demander mon avis sur certaines illuminations et décorations pour une fête champêtre que Mr. L... a la bonté de me donner le jour de ma naissance... et cela, précisément à l'instant où je me plaignais de son indifférence !.... Non, ma tendre mère, j'espère n'avoir pas à me plaindre de lui.... c'est à moi seule que je dois en vouloir, et c'est à vous de rendre, s'il se peut, votre fille plus raisonnable. Hâtez-vous de me répondre, et n'épargnez point les conseils, ni les réprimandes, à votre respectueuse et affectionnée,

LÉONORA.

LETTRE XXVII.

Olivia à madame de P...

12 septembre.

Eh bien, nous l'avons eue cette belle fête champêtre... N'attendez pas que je vous en fasse la description, ma Gabrielle, car je suis d'une humeur horrible. L'incident le plus ridicule a détruit tout le plaisir de cette soirée. La jalousie de Léonora est maintenant évidente à d'autres yeux que les miens. Il n'est plus possible d'en douter. Ma curiosité est donc enfin satisfaite; mais j'aurai toujours à me reprocher d'avoir été si loin

pour m'assurer d'une chose que je devais tenir pour certaine. Toutes ces épouses si vertueuses sont jalouses, et tellement jalouses que, pour peu qu'on ait de la beauté, de l'esprit, des agrémens, on ne saurait vivre avec elles. Ce sont des créatures absolument *insociables :* aussi faut-il qu'elles restent renfermées toute leur vie dans leurs tristes maisons, avec leurs tristes familles, assises au coin de leurs cheminées vis-à-vis leurs fidèles époux, tristes modèles de constance et d'ennui. Et l'on appelle cela de la vertu ! Comme les vices les plus ignobles usurpent ce nom respectable ! La jalousie de Léonora est de la plus honteuse espèce et du plus mauvais ton ; elle prend sa source dans

le caractère et non dans le cœur. Elle est trop indifférente pour connaître l'amour.... jamais elle ne le connaîtra, j'en réponds bien... elle a trop de raison, trop de dignité. D'ailleurs, comment s'imaginer qu'elle s'avise d'aimer encore son mari après dix-huit mois de mariage ! voilà qui est absurde, impossible ! Non, non, elle s'abuse elle-même, elle abuse son mari si elle prétend attribuer sa jalousie à l'amour, ou du moins à ce que nous entendons, vous et moi, par ce mot. La passion, et la passion seule, peut servir d'excuse à ses propres excès. Si Léonora était véritablement amoureuse, je lui pardonnerais sa jalousie ; mais aujourd'hui je la méprise. Oui, malgré sa grande

réputation, malgré ses qualités imposantes, je ne dois plus penser à elle qu'avec mépris. Maintenant que je vous ai dit mon sentiment avec cette liberté que je me suis toujours permise avec vous, ma chère Gabrielle, je vais tâcher de me calmer, et vous donner un récit raisonné des événemens de la soirée.

Vous savez que je passe pour avoir quelque goût. Léonora prétend n'en pas avoir. Elle m'a donc consultée sur l'ordonnance, les détails et les décorations de sa fête, dans l'intention apparemment de lui donner toute l'élégance possible. Je me chargeai de tout. Mon habileté, mon goût, furent admirés de toute la compagnie, et en particulier de M^r^. L...,

qui ce soir là se trouvait très bien disposé. Il était gai, galant, et rempli pour moi d'attentions. Cela pouvait ne pas sembler extraordinaire ; car outre ma qualité d'étrangère dans sa maison, j'étais encore, sans contredit, la plus jolie femme de la compagnie : je m'aperçus que j'étais déjà connue de réputation, et qu'on s'occupait généralement de moi. De tout tems je fus assez accoutumée à produire cet effet : aussi ne suis-je nullement embarrassée des marques d'admiration qu'on me prodigue. Les uns me jetaient un coup-d'œil d'intérêt, les autres me regardaient fixement, comme font ordinairement les anglais. Si l'on avait du plaisir à me considérer, je n'en avais pas moins à

fixer tous les regards. J'agissais, je parlais, je souriais, ou j'étais pensive comme si je ne m'étais aperçue de rien ; mais je n'en jouissais pas moins de l'admiration que j'excitais autour de moi. Vous savez, ma charmante Gabrielle, qu'on aime à remarquer l'impression que l'on fait sur les gens qu'on voit pour la première fois. L'incendie que j'allumais autour de moi, me communiquait insensiblement sa chaleur; et cette langueur que vous me reprochiez si souvent, et qui m'est assez habituelle au milieu des personnes qui ne m'inspirent que de l'indifférence, s'effaçait par degrés. En un mot, comme le disait souvent ce pauvre R***: Nouveau soleil, je sortais de derrière mon nuage, environnée

de toute ma splendeur. J'étais telle que vous m'avez vue dans mes plus beaux jours, dans mes plus beaux instans; j'étais parfaite enfin. J'étais étonnée moi-même des mouvemens inconnus qui s'opéraient en moi, et des moyens prodigieux que je developpais. De son côte, L... ne paraissait pas moins inspiré. Il était vraiment très-aimable et presque aussi brillant que R*** lui-même. J'étais loin de lui soupçonner autant d'agrémens. Vous ne saurez jamais, Gabrielle, de quoi mes compatriotes sont capables, parce que vous n'avez pas assez de patience. Vous les comparez à des statues; et vous vous impatientez au bout d'une demi-heure. Il faut, j'en conviens, un tems considérable pour les ani-

mer; mais enfin on peut en venir à bout, et moi, j'aime les difficultés, j'ai l'orgueil de les surmonter. Il y avait ce soir là, à proportion des femmes, beaucoup plus d'hommes qu'on n'en voit ordinairement dans les sociétés anglaises, et la fête n'en était que plus agréable. J'étais entourée d'un cercle d'admirateurs, et j'avais eu soin de choisir un sujet de conversation assez brillant et assez général pour amuser tout le monde, mais de nature sur-tout à intéresser celui que je voulais particulièrement animer. Vous allez dire qu'en tout ceci vous ne voyez encore rien de bien fâcheux, rien de bien contrariant... Attendez, s'il vous plaît, ma belle philosophe, et ne jugez pas la journée que vous ne soyez

à la fin.... La foule des adorateurs me cachait si bien Léonora, que je ne pouvais observer, ni même soupçonner sa jalousie. Je me livrais sans contrainte à mon naturel, et je ne pensais qu'à moi. Je refusai absolument de danser, parce qu'il y avait trop long-tems que je n'avais dansé de contre-danses anglaises, et parce que je craignais de montrer ma gaucherie. On parla de contre-danses françaises, je répondis que je préférais la conversation. Enfin L... me persécuta pour essayer une polonaise avec lui... les instances de tout le monde se joignirent aux siennes, et je me vis obligée de céder. Je n'ai pas, comme quelques-unes de mes compatriotes, le talent de m'obstiner pour des misères,

Tant que je puis refuser avec grâce, je le fais volontiers; mais quand cela n'est plus possible, je cède alors, par principe ou par faiblesse. Jugez de ma surprise. L.... dansait comme un ange. Cela m'anima. Vous savez combien la danse m'électrise, quand par hasard je trouve un bon danseur, chose assez rare en ce pays.... Nous finîmes par valser d'abord à la polonaise, ensuite à la parisienne. Je dus me surpasser moi-même; je fuyais, je tournais, je fendais l'air avec la vivacité de l'éclair. A peine effleurais-je la terre; à peine l'œil pouvait-il me suivre au milieu des cercles magiques que je décrivais rapidement autour de moi. Tantôt vive et légère, tantôt pleine de mollesse et de langueur, je donnais

à mes attitudes toutes les nuances de la grâce et du sentiment. Tous mes mouvemens, tous mes gestes étaient le fruit d'une inspiration soudaine. J'étais tout ame, et les spectateurs tout admiration. Je puis, ma Gabrielle, vous parler ainsi de moi-même sans vanité. Vous vous rappelez l'effet que j'avais coutume de produire à Paris. Vous jugerez de celui que j'ai produit ici, quand vous saurez que la danse que j'avais choisie avait de plus le charme de la nouveauté. Quand même j'aurais pu douter de mon succès, il m'aurait été confirmé par l'air maussade et renfrogné de quelques prudes, de quelques graves matrônes qui disaient avec affectation que la valse était de trop. Comme L... me re-

conduisait à ma place, ou plutôt m'y portait, car je n'en pouvais plus, j'entendis un cavalier, assis fort près de Léonora, dire en mauvais français à son voisin : « Le valse beaucoup fort est le volupté permise. » Je crois que Léonora entendit ces mots aussi bien que moi, car en cet instant nos regards se rencontrèrent. Elle rougit, et tourna la tête d'un autre côté. L... n'entendit et ne vit rien de tout cela. Il était occupé du soin de me chercher un siége ; et un anglais ne saurait voir ni faire deux choses à-la-fois. Quelques minutes après, tandis qu'il s'amusait à faire aller mon éventail pour me donner de l'air, une jeune créature de la figure la plus niaise, que je ne connaissais

pas du tout, vint à moi, et me dit en me faisant une révérence bien gauche : « Voici, Madame, une bague que je viens de ramasser sur le gazon ; on dit qu'elle vous appartient, Madame. »

— « Non, ma bonne amie, répondis-je, cette bague n'est pas à moi. »

— « C'est celle de lady Léonora » dit Mr. L...

Léonora entendit prononcer son nom et s'avança vers nous.

La jeune fille nous regardait toutes deux l'une après l'autre d'un air embarrassé.

— « Ne sauriez-vous donc reconnaître sur-le-champ laquelle de ces deux dames est l'épouse de Mr. L... ? » s'écria le colonel***

— « Oh ! pardonnez-moi, la

voici, j'en suis bien sûre,» reprit la jeune fille en m'indiquant du doigt.

Je ne pourrais vous décrire exactement ce qu'il y avait d'extraordinaire dans l'accent de la jeune fille, ni l'effet singulier que ses paroles produisirent sur Mr. L..., sur moi, ou sur nous trois à-la-fois; mais Léonora s'en aperçut. Elle devint pâle comme la mort. Je fis ce que je pus pour ne pas avoir l'air de le remarquer. L... continuait de m'éventer, sans faire attention au changement de figure de sa femme. Tout-à-coup Léonora... le croirez-vous ?... se laissa tomber derrière nous sur la banquette, et s'évanouit. Oh! si vous aviez vu le mouvement de son mari, lorsqu'il sentit le bras

de Léonora le saisir involontairement en tombant ! Il jeta l'éventail, me laissa, et courut chercher de l'eau. — Lady Léonora ! lady Léonora se trouve mal ! s'écrièrent plusieurs voix. La consternation fut générale. On se précipita autour d'elle, et on la conduisit vers un endroit où elle pouvait respirer l'air plus librement. En un instant, je me trouvai absolument seule, et j'avais l'air aussi complètement oubliée que si je n'eusse jamais existé. J'étais en vérité si interdite, que je n'avais songé à bouger de la place où j'étais. Enfin je revins à moi-même; je m'avançai vers le groupe qui entourait Léonora, et parvins auprès d'elle à l'instant où elle ouvrait les yeux. A peine

eut-elle repris ses sens, qu'elle fit un effort pour se lever, en disant qu'elle se trouvait parfaitement remise, et qu'elle allait rentrer dans son appartement pour prendre quelques minutes de repos. Plus de cent personnes lui offrirent aussitôt leurs bras pour la soutenir. Elle fit quelques pas, et à mon grand étonnement, au grand étonnement sans doute de tous ceux qui se trouvaient là, elle prit le mien, fit signe à son mari de ne pas nous suivre, et s'achemina lestement vers le château. Comme nous entrions dans son appartement, sa femme-de-chambre accourut au-devant de nous, la terreur dans les yeux, avec des sels, des flacons, et je ne sais quoi encore à la main.

« Je suis très-bien, ma chère Evans, dit Léonora ; je n'ai besoin de rien, de rien absolument ; vous pouvez vous retirer, Evans. Lady Olivia veut bien avoir la bonté de rester près de moi ; je ne suis venue que pour me reposer quelques instans. »

La femme-de-chambre me lança un regard terrible, et sortit. J'eusse donné tout au monde pour qu'elle fût restée. Je fus si embarrassée, si interdite, quand je me vis seule avec Léonora, que je pus à peine proférer une parole. Je hasardai, je crois, quelques mots sur la fraîcheur de la soirée, ou sur d'autres choses aussi insignifiantes.

« Ma bonne amie ! repris-je un instant après, pourquoi vous fatiguer aussi horriblement ? pour-

quoi rester debout si long tems, dans la position où vous êtes? »

Léonora sembla deviner ma pensée, et dédaigner d'y répondre. Elle garda le silence et me regarda fixement, comme si elle eût voulu lire jusqu'au fond de mon cœur. Jamais son regard ne m'avait paru si expressif ou si imposant. Je ne pus m'empêcher de baisser les yeux. Je ne sais ce qui m'ôtait toute présence d'esprit; j'avais, je crois, entièrement perdu la tête. Je rougis involontairement, et Léonora dut s'en apercevoir, car je n'avais que très-peu de rouge. L'idée que je rougissais acheva de me déconcerter; ce qui se passait en moi était incroyable, incompréhensible. J'étais restée debout devant

elle, immobile et tremblante; enfin je me vis forcée de recourir aux sels et à l'eau qui se trouvaient à côté de moi sur la table. A cette vue, Léonora se leva, et courut ouvrir la fenêtre, afin de me donner de l'air. Elle me serra la main avec expression; mais en faisant ce mouvement, elle avait plutôt l'air de me pardonner que de vouloir me prouver son affection; je me sentis offensée, humiliée; et ma fierté revint à mon secours.

— « Nous ferions bien, je pense, de rejoindre la compagnie le plutôt possible, » dit-elle, en regardant par la croisée les groupes de personnes qui se promenaient sous les fenêtres.

— « Je suis prête à vous suivre,

ma bonne amie, répondis-je froidement, aussitôt que vous vous trouverez assez bien remise. »

Elle sortit, et je la suivis. Vous n'avez pas d'idée de l'inquiétude, de l'intérêt que tout le monde lui témoigna. « Etes-vous mieux? Cela va-t-il bien? N'y a-t-il plus rien à craindre? Etes-vous tout-à-fait remise? etc. » Les questions ne finissaient pas. Quelle singulière importance vous donne quelquefois un petit évanouissement! Son mari semblait ne plus avoir d'yeux et d'idées que pour elle. Au souper, et pendant tout le reste de la soirée, on ne s'occupa que d'elle. Concevez-vous rien de plus piquant, de plus maussade? il faut en vérité que L... soit un extravagant! Est-ce qu'il n'a jamais

vu de femme se trouver mal ? Il ne peut vouloir paraître amoureux de la sienne. . . . . je n'y comprends rien... Tout ce que je sais, c'est que, depuis trois jours, il a complètement changé de manières à mon égard.

Maintenant que ma curiosité est satisfaite, il faut me résoudre à périr d'ennui dans ce triste château. Le vide de mon cœur va me paraître insupportable. Il me faut absolument quelque passion pour me faire endurer l'existence. Faites-moi passer des lettres de ce pauvre R***, s'il a écrit sous votre couvert. Adieu, ma chère Gabrielle. Combien je vous porte envie !

OLIVIA.

FIN DU PREMIER VOLUME.

